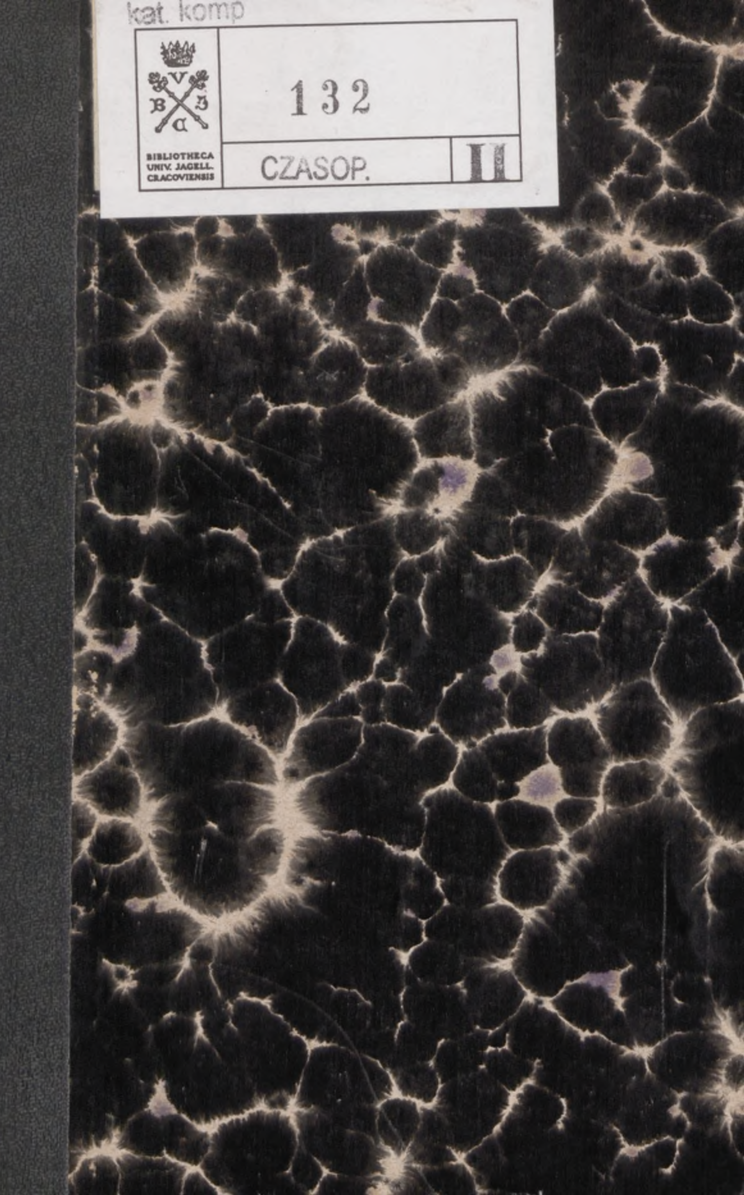

kat. komp
BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
132
CZASOP.
II


V
B
J
C

L'EXILÉ de la POLOGNE.

BOŻE DOPOMÓZ WIERNYM OYCZYŹNIE.

PRO NOSTRA ET VESTRA LIBERTATE

WOLNOŚĆ RÓWNOŚĆ NIEPODLEGŁOŚĆ CAŁOŚĆ.

Lith. d'Ant. Jobard à Dijon

BROCHURE PUBLIÉE A DIJON.

1833.

l'Exilé de la Pologne.





Garand del. et Lith.

Tu sais sans-doute qui était Boleslas le Téméraire, Roi des Sarmates!...

... c'est moi ....

L'EXILÉ DE LA POLOGNE,

RECUEIL

De Contes et de Morceaux littéraires

ORIGINAUX ET TRADUITS DU POLONAIS.

Armes Land ! wann tagt dein Morgen
Himmelblau und wolkenlos?

« Malheureux pays ! quand poindra pour
« toi un jour serein et sans nuage?

(Poëte allemand anonyme.)

Première Partie.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

DIJON, IMPRIMERIE DE CARION.

1833.


BIBLIOTHECA JAGELLONICA


Biblioteka Jagiellońska
1002905281

1

Amour sacré de la patrie, le cœur du brave seul est capable de te sentir. Le poison avalé pour toi perd son amertume. Les chaînes et les fers n'avilissent pas quand c'est pour toi qu'on les porte. Les cicatrices embellissent les difformités de tes victimes. Ah! pour servir et sauver sa patrie, il est doux de tout perdre, il est doux de tout souffrir.

(Krasicki, *célèbre poète polonais.*)

L'Exilé.

FANTAISIE.

Ma jeunesse était déréglée ; les passions violentes et fiévreuses déchirèrent mon âme et consumèrent ma vigueur, car j'aimais à jouir de la vie et de la liberté, à en jouir avec l'avidité d'un gourmand qui dévore tout ce que ses yeux aperçoivent, qui dévore et avale jusqu'à ce que la nature le punisse de son intempérance démesurée. Je m'enivrais ainsi d'indépendance ; j'étais libre, sans bornes et sans limites..... Sur des coursiers rapides comme le vent, je fendais les plaines et les bois, je franchissais de larges rivières ; et quand le sabre retentissait dans le fourreau, quand le cheval à la crinière flottante, enflant ses larges

naseaux, remplissait l'air de ses hennissemens vigoureux; j'éclatais aussi en cris ou en chants, pour me mêler à leur bruyante harmonie. Oh! comme je respirais alors de ma poitrine robuste, quand le froid de mes contrées glaçait l'haleine de mes lèvres, comme pour m'interdire de respirer! je fondais ces glaces par de nouvelles respirations, voulant vaincre par ma volonté la loi des saisons.... Comme un ouragan impétueux, je fondais sur des hordes ennemies, je les combattais, ma lance volait devant moi; elle traversait l'air comme un éclair, en déchirant le sein de mes ennemis qui succombaient, jetaient les armes loin d'eux et léchaient les pieds du vainqueur.

Aussi, j'en conviens, j'étais un enfant sauvage né dans les bois, sourd à la pitié, ne connaissant que ma force, ne voulant que satisfaire mes désirs. Mais bientôt mes nerfs s'affaiblirent; la force qui faisait mon orgueil s'évanouit, et moi, inconsidéré, j'oubliai que j'avais des jaloux, et je continuai à tenir la même conduite; mes confrères et voisins en prirent ombrage. Quand j'étais à la fleur de ma jeunesse, ils me redoutèrent, quelques-uns même me souhaitaient du bien; mais quand mes excès trahirent ma faiblesse, ils fondirent sur moi, comme les Philistins sur Samson assoupi. Ils m'enchaînèrent, ils ne m'épargnèrent pas de douces paroles, de sages leçons; ils me répétèrent de calmer mes passions et d'adoucir mon âme ardente, comme si l'on pouvait conseiller à l'oiseau inconstant de modérer son élan, de retenir sa fougue. Quand il gagne l'air, sa patrie, il oublie bientôt ces leçons glaciales; il prend son essor, se plonge dans l'infini du firmament, et disparaît devant les yeux bornés. — Ainsi j'oubliais souvent ces conseils; et des bras de serpens dont m'enlacèrent mes amis, mes voisins, je me dégageai avec violence, je repris mes anciennes habitudes.... Le sabre courbé retentissait

à mon côté; mon cheval *hennissait le chant des batailles*; ma lance, en volant vers l'ennemi, murmurait un bruit d'approbation, et l'explosion de la foudre humaine applaudissait à ma valeur.

Je jouissais de nouveau de ma liberté, comme le coursier fougueux sorti de l'étable; comme l'écolier affranchi des études importunes, je crachais à la barbe de mes professeurs, et tâchais, en revanche, de leur donner des leçons; mais les rusés voisins, mes cruels maîtres d'école, me tendirent des pièges perfides; ils attendirent que mon élan fût affaibli, mon ardeur éteinte, pour m'abattre de nouveau. Hélas! ils réussirent! . . . . . Je tombai avec fracas sous leurs traits venimeux, comme l'aigle atteint des flèches déchirantes des chasseurs descend et tombe avec rapidité des régions élevées qu'il parcourait; il agite ses ailes majestueuses; il ouvre son bec avec désespoir, et il pénètre encore de respect et d'effroi ses ennemis acharnés qui reculent un instant, étourdis d'épouvante, et qui reviennent bientôt, se souvenant que leur victime est mortellement blessée, et rougissant de leur stupide frayeur. Je tombai percé de coups, je me débattais, je mordais avec désespoir; mais je fus pris. Mes ennemis se réjouirent, se mirent à me prêcher de nouvelles leçons, et, pour régler ma conduite future, me mirent sous la garde d'un beau-père qui devait me frapper pour me corriger. Mon beau-père, connaissant mon caractère indomptable, ma fougue impétueuse, désespéra de me plier à ses vues; il profita d'un moment de faiblesse et d'évanouissement pour me déclarer mort. Sa rapacité se réjouissait de l'espérance d'accaparer mes possessions; il se hâta de me jeter dans le tombeau; et, vivant, le cœur palpitant, j'y fus impitoyablement renfermé...... Un couvercle noir et lourd roula sur moi;.... je suis resté seul, isolé de mes amis,

n'ayant autour de moi qu'obscurité et ténèbres....... Oh! qu'éprouvais-je alors!.... Ma respiration était étouffée, mon cœur en proie au désespoir : s'il y a de l'amitié au monde, me disais-je, voilà l'instant de me tendre la main, de me tirer de ce gouffre..... Oh! quelle serait ma reconnaissance! Mes larmes arroseraient les pieds de mon sauveur. Oh! et peut-être arrive-t-il déjà.... Vite, hâtez vos pas.... Mais, non, personne n'arrive; autour de moi règne le silence de la mort...... Les vers, cette police, ces geoliers du tombeau, me tiennent seuls compagnie; ils se disputent mon corps, je leur sers de pâture.... Ils rongeaient, ils avalaient ma chair; ils ne laissèrent que des os et que le cœur qui battait encore avec plus de violence.... Mon beau-père répandit le bruit de ma mort, et bientôt je fus oublié, mon nom s'efflaça de la mémoire de mes amis.... Enfin, lassé des supplices du tombeau, de la voracité des vers, irrité de l'oubli de mes amis, il ne me resta plus que le désespoir.................................

Le désespoir!.... N'est-il pas la terreur des tyrans?.... Ne rend-il pas redoutables des pygmées?.... N'arme-t-il pas les bras vengeurs des faibles enfans?... Le désespoir me soutint;... je brisai le couvercle et je sortis du tombeau;... je secouai l'essaim qui m'obsédait. De mes ongles je voulais déchirer mon assassin; je voulais me montrer à mes amis, implorer leur secours; mais mon tuteur barbare me proclama spectre et revenant, et me condamna à redescendre dans la tombe. Dans ma fureur, je saisis de mon bras osseux la faux dont il voulut me frapper; long-temps je luttai contre lui. Il m'accabla de sa force, me calomnia de ses mensonges, et mes amis répétèrent : « Ce pauvre homme, il a dû beaucoup souffrir; mais il n'est plus temps, ses forces sont épuisées, il tombera sans doute, et nos secours seront vains. » Misérable raisonnement, qui

porte à ne donner du secours qu'à ceux qui n'en ont pas besoin!... Mais j'entendis ces paroles; et, quoique je fusse alors acharné dans la lutte, je faiblis, je reculai, je n'exigeai plus rien de mon beau-père; je le laissai maître de mes biens; je quittai ma contrée pour aller reprocher à mes amis leur conduite, et pour les effrayer de mon squelette. Partout où je passais, chacun me reconnut sous mes traits défigurés, me tendit la main, me montra un sourire..... Oh! ce sourire éveilla l'enfer dans mon sein.. .... Je ne disais rien, mais je fixai mes yeux perçans sur la foule, et elle pâlit;... le remords la rongea. En vain s'efforce-t-elle de sourire; une larme inonde ses yeux et trahit ses regrets;....... et moi je ne dis rien. Je porte une main sur mon cœur; je montre mes larges blessures, mon corps meurtri, rongé, déchiré; de l'autre main je désigne le repaire de mon cruel tuteur. Je ne dis rien, mais une larme de sang roule dans mes yeux enfoncés et creux : ce n'est pas une larme de regret, car je n'ai pas de remords; c'est un de ces ardens reproches que vomit le désespoir et qu'on doit comprendre....

Me comprendra-t-on?... Mes larmes coulent toujours comme d'une fontaine perpétuelle; je tiens toujours une main sur mon cœur, et l'autre étendue vers ma patrie, comme le poteau placé sur le chemin pour montrer au voyageur la route qu'il doit suivre.

Stanislas HERNISZ.

Dijon, le 30 mai 1833.

Les Polonais en Italie,

ET

Les Italiens en Pologne.

CONTE HISTORIQUE.

Novembre 1831.

L'avocat Antonio Grimani, compromis dans le mouvement révolutionnaire de Bologne au printemps de 1831, fut soumis, pendant six mois, au rigoureux traitement des interrogatoires, et gardé à vue à domicile par un officier autrichien qui était relevé chaque matin.

L'avocat, qui était homme de bien, ne vit dans la révolution qu'un devoir sacré; il fut donc résigné à tout, et attendit son sort avec calme.

A la vérité, un officier autrichien dans sa maison était moins un geolier qu'une sauve-garde contre les brigands décorés du nom de soldats du pape, qui ont montré tant de furie et de férocité dans les massacres de Forli et de Cézène.

Mais la position de notre avocat fut d'autant plus pénible qu'il était né à Milan, et qu'il avait quitté sa patrie uniquement pour n'avoir pas continuellement sous les yeux ses oppresseurs.

Il pouvait donc prévoir aisément que le cruel légat du pape saisirait cette occasion de le perdre en l'indiquant aux Autrichiens comme un émigré de la Lombardie; et, en qualité de sujet de l'empereur François, il pouvait espérer obtenir, par la protection de M. de Metternich, un logement gratis, pour toute sa vie, dans les cachots de *Spielberg*, ou quelque autre part.

Il avait même un frère chéri qui fut forcé d'entrer comme soldat dans un des régimens italiens d'Autriche. Être soldat d'un ennemi de son pays, c'est on ne peut plus pénible! Remarquez en outre qu'en Autriche l'avancement n'appartient qu'à l'ancienne noblesse, ou à ceux qui sont assez riches pour l'acheter à la grande foire de Vienne.

Giacomo Grimani et son frère étaient fils d'un bourgeois de Milan, peu riche, mais honnête homme. On peut donc se faire une juste idée de la véritable position dans laquelle se trouvait Giacomo.

L'avocat savait que le régiment où servait son frère avait été envoyé au nord sur les frontières du vaste empire d'Autriche; mais il ne savait pas positivement où il pouvait être cantonné.

Il n'osait pas le demander, dans la crainte que l'on ne vînt à penser que son frère était instruit du mouvement révolutionnaire d'Italie.

Dans une position si fâcheuse, l'uniforme autrichien dans sa maison lui rappelait à la fois et l'avenir dont il était menacé et le malheur de son frère dont il ignorait la résidence.

Chaque jour, comme je viens de le dire, l'officier autrichien fut relevé par un autre; chaque matin on vit à la maison de notre avocat un homme d'un autre pays, d'une autre race même; ils étaient de différentes nations, mais tous sujets du même monarque : c'étaient, pour ainsi dire, les échantillons de tous les pays conquis ou volés par l'Empereur apostolique.

En les observant chez l'avocat, on a vu successivement l'Autrichien gourmand et imbécile ; — le Hongrois svelte et guerrier, mais sauvage ; — le Tyrolien robuste ; — l'Illyrien, remarquable par sa beauté ; — le fils des Grecs de Constantinople ; — le noble Bohème, travesti en Allemand ; — le Silésien aux cheveux blonds, et enfin le Bohémien ennobli : — telle est la composition du corps d'officiers de sa majesté apostolique.

Après tant de nuances différentes qui prouvaient quelle était l'identité de l'Autriche, vient chez l'avocat Grimani un officier d'un régiment nouvellement arrivé à Bologne.

De quel pays sont ces gens malheureux ? où est leur patrie? quand les a-t-on déguisés en Autrichiens? Leur langue est rude, ils sont tous tristes, tous malheureux ; on les voit servir comme soldats, et comme soldats de l'oppresseur de leur pays.

En Italie comme en France on s'occupe peu de géographie extérieure. La famille de l'avocat Grimani ne chercha donc nullement à connaître quel était la patrie de l'officier qui vint garder son chef.

Mais elle observa qu'une tristesse profonde était gravée sur le visage de ce jeune homme : il était beau, avait un air

martial; il était blond comme les Allemands, mais il avait un caractère plus guerrier qu'eux, et n'avait point l'air sauvage du Hongrois.

La tristesse de cet officier me touche, dit la femme de l'avocat. — Tais-toi, femme, répond Grimani, tu es sensible à la mauvaise humeur de l'un de ces barbares étrangers qui accablent notre patrie; sois plutôt touchée des larmes de nos frères. — Mademoiselle Camilla, dit la servante à la sœur de madame Grimani, le même officier qui est à la maison aujourd'hui vous a observée, il y a quelques jours, pendant que nous entendions la messe à l'église des Cordeliers; vous en souvenez-vous, mademoiselle? puis il passait souvent devant nos fenêtres : notre voisine l'observa, et même il a causé avec elle; il m'a suivie aussi un soir, il a voulu me parler, et m'a dit en bon italien : ma chère, êtes-vous la servante de madame Grimani? Oui, lui répondis-je. —Voulez-vous porter cette lettre à mademoiselle Camilla? Non, me hâtai-je de lui dire. Mais, ajouta-t-il aussitôt, je vous récompenserai bien. Alors il a tiré sa bourse et a voulu me donner un ducat : ce n'est donc pas un Autrichien; loin d'accepter son offre, je pris la fuite. A dire vrai, j'en ai bien du regret, car j'aurais gagné un ducat, peut-être plus; et vous, mademoiselle, vous auriez pu gagner un bel et bon mari : car je crois que c'est un baron vénitien qui sert dans l'armée, mais qui est très-aimable et surtout très-riche, puisqu'il donne un ducat pour porter un billet d'amour.

Tais-toi, imbécile, dit l'avocat; Camilla, je te défends de te montrer à cet étranger, qui porte l'uniforme des oppresseurs de l'Italie. Mais peut-être, dit madame Grimani, est-il Vénitien ou Lombardien, puisqu'il parle bien notre langue. Tant pis, dit l'avocat, il ne doit pas servir les oppresseurs de sa patrie.

Et votre frère, dit madame Grimani, n'est-il pas forcé de faire le même service?

Madame, vous me fatiguez, dit l'avocat; finissons-en, voulez-vous m'offenser dans mon malheur; voulez-vous aimer un barbare? Camilla, répondez. — Ah! non, non, je n'aime personne, je me ferai religieuse, comme je vous l'ai dit si souvent.

Eh bien! quel sentiment est donc cause que nous parlons de cet homme?

La pitié, dit madame Grimani; il est si triste.... Eh bien! dit Grimani, si vous voulez plaindre quelqu'un, plaignez plutôt votre mari, votre beau-frère, vos frères d'Italie enfin, qui sont persécutés et menacés du sort le plus cruel.

Quelle peut donc être la source de la tristesse de cet étranger? Elle provient sans doute du mauvais accueil que lui ont fait les belles patriotes d'Italie qui haïssent généralement les Autrichiens et tous ceux qui portent leur uniforme.

Après cette scène, l'avocat prit un livre; madame Grimani et mademoiselle Camilla s'occupèrent de broderie. La servante, allant souvent du salon au cabinet, apportait des nouvelles du bel inconnu. Il chante à demi-voix, dit-elle, une chanson étrangère; puis il se couvre le visage de ses mains, puis il pleure, il est cruellement affligé; enfin il paraît être au désespoir!

Qu'il en crève, dit l'avocat avec sang-froid; c'est le souhait que je forme pour tous les Autrichiens.

Dans ce moment on entend du bruit au salon, le domestique de l'officier y entre avec un facteur, qui dit: Voilà une lettre à votre adresse, monsieur le lieutenant:

Monsieur
Stanislas Zapolski, lieutenant en premier au régiment du comte Grabowski, no 55.

C'est à moi, d'où vient-elle? de Gallicie, de la main de mon frère! Ah! malheureux, que fait-il en Gallicie! il était allé à Varsovie pour servir dans l'armée polonaise, et il est retourné en Gallicie! déserteur de ce malheureux pays, il y est retourné s'exposer à la vengeance de l'empereur!

Monsieur le lieutenant, dit le facteur, voilà une lettre pour M. l'avocat Grimani, je vous la remets. Elle est bien à mon adresse, dit l'avocat quand le facteur fut sorti; mais cette lettre ne m'appartient pas, elle sera visitée par mes inquisiteurs, qui tâcheront d'y découvrir quelque chose qui puisse me compromettre davantage. Je ne peux donc pas la décacheter; mais, monsieur le lieutenant, veuillez au moins me dire d'où vient cette lettre. — Monsieur l'avocat, je vous la donne; je suis Polonais, et nous ne sommes pas faits pour être des agens de police. « Profitez de ma présence, « monsieur, prenez cette lettre, je vous l'abandonne. »

Grimani : « Kolbuszowa! en quel pays se trouve cette « ville? » Zapolski : « Kolbuszowa, en Gallicie! Votre « lettre vient-elle de là? la mienne aussi, c'est extraordi- « naire, lisons-les. »

Kolbuszowa, 18 septembre 1831.

Mon frère,

La cause de la Pologne est perdue, Varsovie est prise; nos corps, affaiblis par la trahison, ont été repoussés jusqu'à la frontière; celui dont je faisais partie était commandé par le général Romarino : hier nous avons passé les frontières de la Pologne, qui devient Russe, et aujourd'hui on nous désarme à la frontière de Gallicie. On m'a appris

que tous les régimens polonais de la Gallicie sont en Italie; je t'écris donc pour t'annoncer cette triste nouvelle. Quant à la prise de Varsovie, le 7 septembre, et toutes les infâmes trahisons dont nous sommes les victimes, vous les connaissez sans doute par les journaux....... Je finis ma lettre en te disant que, quoique ma position soit très-critique et que la vengeance de l'Empereur, ou plutôt de Metternich, m'attende comme déserteur de la Gallicie, je m'inquiète peu de mon sort, accablé que je suis par le malheur de notre patrie.

Signé CASIMIR ZAPOLSKI,

Soldat à la légion de la Vistule.

Kolbuszowa, le 18 septembre 1831.

Mon frère,

Vous savez sans doute que notre régiment a quitté Milan pour aller en Gallicie quand votre révolution a éclaté. Les Polonais de la Gallicie nous remplacèrent, et nous fûmes envoyés sur la frontière de la Pologne; je fus logé pendant plusieurs semaines chez un citoyen polonais nommé Zapolski, qui fut gardé par nous comme suspect, parce qu'un de ses fils est allé en Pologne servir la cause de sa patrie. Lui-même, à ce qu'on dit, envoya des armes, de la poudre et des chevaux en Pologne. C'est un fort brave homme, sa fille est charmante, j'en suis éperdument amoureux. Mais depuis quelques jours on nous a tiré de là pour désarmer les braves Polonais, qui, vaincus par la force et la trahison, quittent les frontières de leur malheureux pays. Je pleure

sur le sort de ces Polonais, et, comme tous mes compatriotes, je regrette beaucoup que nous ne puissions pas nous comprendre mutuellement; je sais qu'il y a eu à Bologne une révolution, je sais qu'elle a été malheureuse; je pressens que tu y as pris part; j'ignore si mes lettres te parviennent; quant à nous, le gouvernement intercepte presque tout ce qui nous vient d'Italie.

Signé Giacomo GRIMANI,
Soldat au régiment du comte de Palavicini.

Après la lecture de ces lettres, l'avocat et l'officier se sont regardés mutuellement, puis se sont embrassés; ils ont parlé beaucoup et tout bas, sans que l'on sache ce qu'ils se sont dit.

Mais ils ont fini en se souvenant que les légions polonaises en Italie portaient sur leur drapeau l'inscription suivante :

GLI UOMINI LIBERI SONO FRATELLI.

(Les hommes libres sont frères.)

On dit que l'avocat s'échappa; sa femme et sa sœur l'ont rejoint en France; Casimir Zapolski y est venu comme réfugié polonais; il a amené avec lui Giacomo Grimani, déguisé en domestique: Stanislas Zapolski donna sa démission, qu'il sollicitait depuis long-temps à Vienne, et qu'il n'obtint qu'après la chute de la Pologne. Ils se trouvaient tous à Lyon en 1832, et l'on assure que Stanislas se maria avec Camilla et promit sa sœur à Giacomo. Mais quand cette union se fera-t-elle? pas de suite, sans doute;

la situation actuelle nous le démontre..... Mais nul doute que cela ne vienne un jour......

Les nations finiront par voir qu'elles ont souvent le même but, que leurs intérêts ne sauraient être étrangers les uns aux autres, mais qu'on paralyse leurs efforts en les croisant mutuellement.

Ainsi l'on remarquera que c'étaient les généraux autrichiens Radecki et Grabowski commandant les régimens galliciens qui désarmèrent la Bologne et la Romanie, en même temps que Bertoletti, à la tête des régimens italiens, désarma les Polonais en Gallicie.

Voilà donc ce qu'on appelle la finesse diplomatique, et ce qu'on devrait plutôt appeler le machiavélisme de M. de Metternich.

Peuples de la terre! il en est temps, comprenons-nous, embrassons-nous, et poussons un cri général : *Vive la liberté!*

J.-Ph. MALINOWSKI.

Dijon, le 18 janvier 1833.

Question d'un Polonais

Pendant l'assaut de Varsovie.

Ange de Dieu, dis-moi, doit-elle périr cette nacelle dans la mer orageuse?

Oh! comme les ondes la bercent, comme les vagues l'enveloppent! Les flots s'amassent sur les flots, les vents impétueux l'emportent, la poussent vers les nuages sur la route du firmament.

Là, dans cette petite nacelle, sur la mer vaste et noire, ma

mère est assise, les yeux baignés de pleurs, la tête penchée sur ses genoux, le cœur triste et désolé.

Les vagues recommencent leur bruit, l'orage redouble sa fureur, la nuit arrive triste et ténébreuse, les étoiles cachent leur lumière; ma mère ne verse plus de larmes, comme si une catastrophe affreuse, un événement terrible était accompli.

Ange de Dieu, dis-moi, doit-elle périr cette nacelle dans la mer orageuse?

(*Traduit de l'allemand, de M.* Blumenfeld.)

S. H.

Dijon, le 5 mai 1833.

Chant

du Régiment de la Cavalerie volhynienne

COMMANDÉ

PENDANT LA DERNIÈRE GUERRE D'INDÉPENDANCE

DE LA POLOGNE

PAR CHARLES ROZYCKI, MAJOR.

I.

Cosaques (*)! au nom de Dieu, la cloche de l'église nous appelle; courons sauver nos maisons et nos femmes. Cosaques, aux armes! à l'ennemi! Hourra-ha, hourra-ha!

(*) La cavalerie nationale de la Pologne porte différens noms, selon la province où elle est formée. La cavalerie légère du palatinat de Cracovie

II.

Ici la montagne, et là-bas le torrent : choisis; traverse les flots à la nage, ou franchis la montagne en courant. Avançons, frères, contre l'ennemi! Hourra-ha, hourra-ha!

III.

O mon coursier, tes pieds sont rapides. Bientôt l'écume blanchira ton poitrail. J'ai juré à ma patrie que les Moscovites ne repasseraient pas la frontière, ou qu'ils ne quitteraient la Pologne que trempée de leur sang. Hourra-ha, hourra-ha!

IV.

Baissez vos lances, baissez vos lances; la charge va sonner. Spectre noir (*), tu tomberas devant nous. Les Cosaques libres portent une blanche tunique. Cosaques, aux armes! Hourra-ha, hourra-ha!

est connue sous le nom de *Krakus;* celle de Masovie, sous celui de *Mazur.* La cavalerie lithuanienne s'appelait jadis *Petyhorcy*, et le nom de Cosaques désigne les cavaliers de l'Ukraine et de la Volhynie.

(*) Les Cosaques russes portent toujours des habits bleu foncé ou noirs. Les Cosaques polonais sont toujours habillés en blanc.

V.

Le Cosaque n'est point esclave; il est homme libre, il est plus que l'homme libre, il est un oiseau; il naît et il grandit dans les étriers de son cheval. Volons ensemble à l'ennemi! Hourra-ha, hourra-ha!

VI.

Le Cosaque s'exprime comme il sent, l'art de la parole lui est inconnu; il ne s'inquiète pas de ce qui se passe aux cieux ni sur la terre : verser le sang de ses ennemis est toute sa science. En avant, frères, voici l'ennemi! Hourra-ha, hourra-ha!

VII.

Nous n'aimons pas attendre une vieillesse caduque. L'homme doit mourir sitôt que le sabre échappe à sa main. Il vaut mieux finir comme si le diable arrachait notre âme à nos entrailles. Volons ensemble à l'ennemi! Hourra-ha, hourra-ha!

VIII.

La paix ne nous amollit pas. La guerre, voilà notre unique

jouissance ; notre lance n'est jamais altérée, elle est toujours abreuvée de sang. En avant contre l'ennemi! Hourra-ha, hourra-ha!

IX.

Qu'on me dise, frères, s'il est dans le monde un homme assez hardi pour voir de loin sans trembler briller la pointe de nos lances? Volons ensemble à l'ennemi! Hourra-ha, hourra-ha!

X.

Ne craignez rien, fils de Lech (*), ne cessez point vos paisibles festins. Vous êtes en sûreté comme si vous habitiez les cieux. Il nous reste assez de balles pour l'ennemi. Hourra-ha, hourra-ha!

XI.

L'aigle blanc fend l'air de ses larges ailes ; il s'élève au-dessus des forêts et se repose sur la cime d'une montagne. De-là il contemple notre combat. Viens, cher oiseau, viens te repaître de chair moscovite ; nous allons fondre sur l'ennemi. Hourra-ha, hourra-ha!

(*) Fils de Lech signifie Polonais.

XII.

Vous voulez apporter des fers à la Pologne... Vous y trouverez la mort. Vous voulez lui ravir ses richesses et ses enfans... Vous y laisserez vos cadavres. Allons, sabres et lances, tombez sur l'ennemi. Hourra-ha, hourra-ha!

(*Traduit du dialecte volhynien par* J.-Ph. M.)

Dijon, 9 avril 1833.

La

Mort du général Gielgud.

Le jour allait baisser, le soleil mourant jetait ses derniers rayons sur les vastes forêts qui couvrent les plaines de la Lithuanie, et où était campé le corps du général Roland, après le combat désespérant de Szawle. C'était le moment du repos, après une journée de fatigue et de combats; les chevaux affamés, attachés aux arbres, en dévoraient les feuilles desséchées, et les soldats, couchés par terre, causaient des événemens qui venaient de se passer. La gaieté est inséparable du soldat polonais, et elle semble augmenter en raison de l'accroissement des fatigues qu'il supporte. Cependant, le bivouac avait en ce moment

quelque chose de triste; un morne silence règne dans tout le camp, et n'est interrompu que par le hennissement des chevaux, ou par le juron de quelque soldat dont le cheval s'est jeté sur la terre, et qu'il tâche de relever afin de rajuster la selle que l'animal, en se roulant, a déplacée. Les feux allumés, en fendant les ténèbres de la nuit, éclairent des visages sur lesquels se peint une profonde tristesse; chacun semble plongé dans de sinistres méditations, déchiré par de pénibles souvenirs. — « Morbleu! s'écrie enfin un vieux soldat couché par terre, appuyant sur sa main droite sa tête qu'il secoue souvent, comme s'il voulait chasser les tristes pensées qui l'obsèdent, nous sommes bien malheureux! Trompés dans toutes nos entreprises, après avoir versé tant de sang, surmonté tant d'obstacles, après avoir remporté tant de victoires, près enfin d'être maîtres de la Lithuanie entière, une trahison infâme nous enlève le fruit de toutes nos peines, de tous nos sacrifices. Oh! les barbares! non contens de nous accabler de leurs forces nombreuses et supérieures, ils cherchent encore à nous combattre par le vice et la corruption de nos propres compatriotes. Adieu donc, liberté! réfugie-toi chez tes anciens amis les Français, qui t'ont mieux su soutenir et défendre. Chez nous, hélas! c'est le knout des Moscovites qui te remplacera, puisque nous voilà trahis au moment le plus décisif; et ce qui ajoute encore à notre malheur, c'est l'opprobre de le devoir à un compatriote! » En disant ces mots, le vieux soldat appuie sa tête contre la terre, en versant des larmes amères. Quelques instans se sont écoulés pendant cet épanchement de douleur; enfin il lève la tête avec précipitation, une pensée subite la traverse comme un éclair. Ce qu'exprime maintenant son visage, ce n'est plus la douleur; ses yeux lancent des regards menaçans, ses sourcils froncés et son front plissé semblent

présager quelque projet sinistre. Mais déjà les ordres sont donnés pour le départ, les aides-de-camp volent de tous côtés, et, pour ne pas éveiller l'attention des ennemis, le départ est ordonné sans bruit et sans l'annonce de la trompette. Notre soldat saute le premier à cheval, la marche s'effectue silencieusement;... les armes qui brillent dans les mains de nos braves sont encore menaçantes; mais les cœurs sont en proie au plus sombre désespoir. La tête inclinée sur la poitrine, chacun est occupé de pensées tristes et déchirantes; les chevaux, la tête baissée contre la terre, semblent partager la tristesse de leurs maîtres. Au lieu d'un corps allant gaiement au combat pour son pays, on dirait que c'est une troupe convoyant des funérailles. Notre vieux soldat marche avec un air d'indifférence, et ne laisse apercevoir aucune émotion; il fredonne même quelques refrains guerriers; quelquefois il s'arrête soudainement, il s'oublie, et alors sa physionomie prend un air de dépit et de rage; mais bientôt il tâche de cacher ce qu'il éprouve, et un sourire ironique vient errer sur ses lèvres; mais ce sourire même renferme quelque chose d'horrible et d'infernal. —L'armée se dirige vers la frontière de la Prusse; le soleil, revenant de son voyage nocturne, apporte le bonheur au monde; mais il ne peut pas chasser la noire tristesse qui règne dans les cœurs de nos soldats. Quel spectacle plus pénétrant et plus douloureux que celui d'une armée qui quitte sa patrie, et va chercher un asile dans un pays étranger, pour ne pas être témoin des malheurs qui vont tomber sur le sol natal? — Mais toi, homme dégénéré, qui as préféré l'aumône honteuse de l'oppresseur de ta patrie à la gloire de l'avoir sauvée, toi qui as préféré la flétrissure du nom de *traître* au titre de défenseur de la liberté, tremble, homme perfide et misérable, bientôt le bras vengeur de l'Eternel va te frapper! A l'instant même

où tu te crois à l'abri de tout accident, tu vas payer de ta vie la noire trahison dont ton nom sera flétri à jamais. — Déjà l'on découvre la frontière de la Prusse ; le général Gielgud, entouré de son brillant état-major, s'avance vers elle d'un pas précipité ; il lui tarde de quitter un pays qui lui rappelle sans cesse son infâme trahison. Un corps prussien attend à la frontière les débris de l'armée polonaise, contemplant, dans une tranquillité parfaite, les Cosaques attaquer les corps dispersés des Polonais. Le général Gielgud, ayant fait sa déclaration, se hâte de passer la frontière ; mais un cavalier arrive au galop, et les cris de Général ! Général ! frappent les oreilles de Gielgud ; il se retourne, et, au même instant, un coup de pistolet, tiré par le cavalier, part accompagné de ces mots : « Meurs, traître ! voilà la récompense de tes forfaits ! » La balle s'enfonce dans la poitrine de Gielgud qui tombe de cheval. Les Prussiens stupéfaits l'entourent et s'écrient : « *Tiable ! quel grime ! cheneral plessě !* » Mais le *cheneral* n'est plus qu'un cadavre, et le vieux soldat, car c'était lui, regagne son corps qui le reçoit par de bruyantes acclamations.

S. H.

Dijon, 29 mars 1833.

Maseppa,

SUJET D'HISTOIRE D'UKRAINE AU XVIIe SIÈCLE (*).

(Ce morceau est l'imitation d'un poème polonais de M. Bohdan Zaleski.)

I.

En arrivant à Varsovie, du côté du Midi, on trouve un château à quatre tours, un vieux château nommé *Uiazdowa;* il est situé sur un coteau élevé : on découvre de son sommet la Vistule et toute la plaine, et la belle capitale de la Pologne.

(*) Extrait d'un poème historique de Cosaques de Zaporoje et du Don.

II.

Dans ce château habite un palatin, un palatin vieux et cruel; mais son épouse est douce et belle. Le palatin méditait jour et nuit des projets ambitieux, et sa jeune femme pleurait jour et nuit.

III.

De nombreux gentilshommes formaient la cour du palatin; tous étaient braves et beaux, tous cherchaient à plaire à l'épouse du palatin; mais le plus beau n'était pas un gentilhomme, c'était un Cosaque; c'était Maseppa.

IV.

La palatine aima le Cosaque. Maseppa fut heureux dans son amour; mais les amours ne suffisent pas au bonheur du Cosaque, parce que le Cosaque aime toujours la liberté; et la liberté n'était pas fidèle à Maseppa, parce qu'il était à la cour d'un seigneur polonais, et il voulait être un libre cavalier dans le désert.

V.

La palatine était une femme sensible et tendre. Ah!

comme elle aimait Maseppa ! Elle languissait tout le jour, l'attendait le soir sur une terrasse, tandis que Maseppa, debout à la porte du château, croisait ses bras et chantait :

VI.

« La trompette de la liberté sonne dans le désert, et moi « je suis esclave d'un Polonais. La liberté dans le désert, et « ici l'esclavage. Non, je ne souffrirai pas plus long-temps « cet opprobre ; je quitte ce pays, je retourne au désert ; « je me joins à mes frères, et nous revenons combattre les « Polonais.

VII.

« Oui, nous revenons combattre les gentilshommes po- « lonais. Chez eux les Hetmans sont des princes de Woro- « niecki, de Czartoryski, de Wisniowiecki ; chez nous, le « plus brave est notre chef. Chez eux, il y a des cheva- « liers, des enseignes, de nombreux officiers ; chez nous, « nous sommes tous de simples Cosaques, c'est-à-dire « des hommes libres, et chez eux les gentilshommes com- « mandent les esclaves.

VIII.

« Oui, je quitte ce pays où je ne peux plus vivre, et je

« m'en vais dans les steppes où l'on est libre. Ah! faut-il « attendre la nuit? Le soleil me trahit. Ah! Il dort, il « dort. Je brûle d'impatience, la nuit ne vient pas. »

IX.

« Hélas! dit la palatine, je t'attends, cher Maseppa. » — « Et moi, répondit le Cosaque, j'attends la nuit depuis « neuf mortelles heures. » — « Ah! tu pleures, je t'aime da- « vantage. » — « Moi, je t'aime, mais j'aime aussi la liberté. « Pour la liberté, je te quitte; je m'en vais en Ukraine, « où la trompette de la liberté m'appelle. »

X.

Maseppa était exalté; la palatine sanglottait : mais un gentilhomme les vit, un gentilhomme les entendit. Jaloux du bonheur d'un Cosaque, il révèle au palatin les amours de Maseppa. Le palatin entre en fureur; mais Maseppa est à cheval, il a passé le pont du château, et il a mis son coursier au galop.

XI.

Le cheval de Maseppa était noir. Le jour de son départ était un lundi; les présages du malheur se sont réalisés; en vain il cherchait à échapper aux gentilshommes qui le

poursuivaient. Il a fait six lieues, et son cheval tombe près de *Piaseczna,* la première ville sur la route de l'Ukraine.

XII.

Le cheval de Maseppa est tombé, et douze gentilshommes se jettent sur lui. Arrêtez, dit le palatin en relevant les bras des gentilshommes qui voulaient mettre en pièces Maseppa, il a préféré le désert, qu'il aille au désert; mais qu'on l'y abandonne attaché sur un cheval sauvage; et aussitôt le vieux seigneur donne les ordres nécessaires pour accomplir sa vengeance cruelle.

J.-Ph. M.

Dôle, 18 décembre 1832.

Nota. Le supplice de Maseppa est généralement connu, ayant servi de sujet à un poème de lord Byron, et à un tableau de Vernet.

Plainte des Lettons (*).

MÉLANCOLIE.

I.

O toi qu'on dit seigneur et maître de toutes les Russies, si c'est de Dieu que tu tiens tes droits, pourquoi le créateur du

(*) Peuple indigène de la Livonie et de la Courlande, gémissant dans l'esclavage des seigneurs allemands; peuple le plus malheureux de l'Europe, qui n'a pas eu même un Spartacus ou un Masaniello pour venger son opprobre; pas même un Jérémie, un Marmontel pour pleurer sa misère.

monde ne t'a-t-il pas donné un regard qui puisse atteindre aux extrémités de ton empire, et une oreille capable d'entendre les plaintes de tes sujets?

II.

Tu ne comprends pas même la langue des Lettons. Où sont donc les preuves de ta céleste origine? Tu n'as pas d'ailes pour parcourir tes états; ton bras n'est pas assez fort pour punir les oppresseurs domestiques de ton peuple, et tu prétends que tu tiens tes droits de Dieu!

III.

O vent! souffle vers Pétersbourg; dis en russe à l'empereur que, s'il est Dieu, il fasse périr à l'instant tous nos seigneurs; s'il est homme, peins-lui toutes nos misères, et si son cœur est un peu sensible, il sera brisé de douleur.

IV.

Nous avons défriché un terrain inculte, abattu un bois épais, desséché un marais infect; nous croyions y établir notre demeure, mais notre seigneur s'y fait bâtir un palais, et nous envoie dans une nouvelle forêt, dans un autre marais, qu'il nous faudra rendre habitables.

V.

La famine régnait l'an passé, et notre seigneur n'a pas voulu donner du pain à ses serfs affamés. Plusieurs ont péri de misère, les autres ont quitté leur village pour chercher leur subsistance; mais quand cette année Dieu eut racheté, par une moisson féconde, la stérilité de l'année précédente, notre seigneur, qui a besoin de nos mains pour faire la récolte, nous a arrachés au lieu que nous avions choisi pour refuge, et nous a infligé une flagellation sanglante.

VI.

Le vieux seigneur de Rabsal, afin de prolonger sa vie épuisée par les débauches, condamne nos jeunes filles à partager sa couche. Sept d'entre elles ont déjà perdu leur fraîcheur pour raviver la vigueur éteinte d'un infâme vieillard.

VII.

Le jeune seigneur de Fermor s'amuse à tirer à la cible sur un écu qu'il fait tenir par un de nos garçons; un jour il était ivre, il cassa la main à un de nos fils; et pour ses cinq doigts brisés il lui donna cinq écus.

VIII.

Pour mieux consoler encore l'infortuné, le seigneur promet de le garder auprès de lui : J'en aurai soin, dit-il ; et le monstre le joua aux cartes à Pétersbourg, et le perdit.

IX.

La levrette favorite de notre jeune maître vient de crever en laissant six petits. Ah ! c'est une race si précieuse pour nos seigneurs ! Aussi, ravit-il le nourrisson d'une de nos femmes, et lui fait-il allaiter ses chiens !

X.

Notre vieux seigneur souffre de la goutte. — Le charlatan, qu'on appelle médecin, lui a ordonné de prendre un bain dans les entrailles fumantes d'un animal encore palpitant. Sans doute il va faire ouvrir le ventre d'un de nous pour y plonger ses jambes gangrenées, et se guérir de suite de son intempérance aux dépens de la vie d'un paysan.

XI.

Créateur de l'univers, tu as créé des hommes et tu résides si

haut ! Tu as laissé, dit-on, tes lieutenans sur la terre, et ils sont si loin ! Si nous devons rester plus long-temps dans cet esclavage, ô Dieu ! envoie aux Lettons un nouveau déluge ; ce ne sera pas pour eux un châtiment, mais la fin désirée de leurs malheurs.

XII.

On nous assure que les Anglais et les Français qui abordent quelquefois à Riga sont des hommes libres ; mais s'ils sont libres, ils sont donc insensibles ou lâches de ne pas nous arracher à la tyrannie des Allemands, les fils bâtards des prêtres brigands (*).

J.-Ph. M.

Dijon, 1er mars 1833.

(*) Les gentilshommes de la Livonie, de Curlandie et d'Eslonie descendent des chevaliers religieux de l'ordre Teutonique, qui, après leur sécularisation, sont devenus nobles et propriétaires héréditaires du pays conquis au nom de la foi.

Le Lithuanien.

Pourquoi est-il si triste?... Pourquoi baisse-t-il ainsi ses paupières?... Jadis, je m'en souviens, il était gai et insouciant; le rire folâtrait toujours sur ses lèvres comme les abeilles bourdonnantes autour de la rose. La guerre a-t-elle de son cœur chassé l'enjouement?... Car, dans les temps passés, disent ceux qui le connaissent, il faisait, le jour, dans son appartement, allumer les bougies pour ajouter de la lumière à l'éclat du soleil; la nuit, quand dans la campagne expirait le dernier chant du berger; quand les flammes des lampes étaient éteintes, et la lune cachée sous l'enveloppe des ténèbres, alors l'éclat de l'or

et de l'argent lui servait de lumière. Alors il possédait un jour à lui, parce qu'il avait le jour dans son âme!... Maintenant la lumière ne brille plus par sa fenêtre; sa couche n'est pas amollie par le plaisir. Les pensées, ces amies importunes de la tristesse, lui dérobent la lumière de l'astre nocturne; le souci rongeur lui ravit le sommeil; il se promène avec bruit, il fait retentir ses éperons, comme s'il voulait, autour de lui, chasser le songe et le repos dont il est jaloux; son sabre seulement lui jette de la lumière dans l'obscurité de la nuit. Il erre comme une ombre, un fantôme... La flamme de l'orgueil est éteinte dans son cœur; il est froid comme son acier; il est silencieux et muet comme le pouls d'un cadavre; il ne sait plus comme on pleure... La source de ses larmes est tarie. Où est donc ce jour d'autrefois, ce jour délicieux de son âme? Quand les rayons de lumière pénètrent dans sa fenêtre, il laisse tomber devant elle un rideau noir et épais pour que le soleil ne puisse rire à sa tristesse. Et alors il se plonge dans ses souvenirs; il médite... Il se rappelle son pays, sa famille; ses pensées s'envolent dans des contrées lointaines. Quelquefois les Françaises lui apportent des roses; il se rappelle les fleurs de ses prairies, et il s'enivre de plaisir; il les presse contre son cœur, les embrasse avec tendresse... Et, quand il revient de son erreur, il saisit les roses, il déchire de dépit les unes, il jette un crêpe sur les autres pour qu'elles ne puissent briller dans la retraite de l'exil, pour entourer son âme souffrante d'une nuit artificielle.

Qui est-il? Un Lithuanien fugitif; les prairies se sont couvertes de verdure; les fleurs s'enflamment de pourpre et répandent leurs parfums; pourquoi ne veut-il pas respirer l'odeur suave de l'air? Oh! non!... Cet air, les tyrans le respirent aussi. Il possède aussi dans sa patrie des champs et des prairies; les fleurs se sont abreuvées du sang des

enfans lithuaniens ; la lance du Cosaque déchira le reste de ses biens, c'est pourquoi il méprise tout... Il s'entoure des images sinistres de ses propres tourmens ; il veut savourer, se repaître du tableau de ses douleurs, jusqu'à ce qu'une nuit triste et sombre, telle que celle qui l'entoure, telle qu'elle repose dans son âme, couvre la terre entière.

(*Traduit du polonais, de M.* S. Dziewicki.)

S. H.

Dijon, 30 mai 1833.

Alpuhara.

BALLADE.

(Extrait du poème de Conrad Valenrod, de M. A. Mickiewicz.)

I.

Les Maures ont succombé. Les Espagnols règnent en maîtres dans leurs villes dévastées. Grenade seule résiste encore ; Grenade où la peste étend depuis long-temps ses ravages. C'est au brave Almanzor qu'a été confiée la garde du château d'Alpuhara. Mais il n'a pour le défendre

qu'une poignée de soldats, et c'est demain qu'on livre l'assaut.

II.

Le soleil se lève, le canon tonne, les remparts s'écroulent, les tours tombent. Déjà la croix des Castillans a chassé le croissant de Mahomet, qui surmontait la coupole de la mosquée. Almanzor a vu périr à ses côtés ses héroïques compagnons. Il se fait jour à travers les masses d'ennemis, et trompe les glaives des vainqueurs.

III.

Au milieu des ruines fumantes du château, sur les cadavres entassés de leurs ennemis, les Espagnols célèbrent leur victoire. Enivrés de leur triomphe, inondés de vin, poussant des clameurs féroces, ils se partagent leurs prisonniers et se disputent leurs dépouilles.

IV.

Soudain la sentinelle qui veille à la porte du fort pousse le cri d'alerte. C'est un chevalier étranger chargé d'un message important : il veut une prompte audience. On l'introduit, et l'on reconnaît Almanzor. Ce roi des Maures se livre lui-même aux Espagnols, et ne demande que la vie sauve.

V.

Braves Castillans, dit-il, je viens adorer votre Dieu; je reconnais la puissance de son bras, et je veux devenir votre frère. Les Espagnols, estimant la valeur d'Almanzor, étonnés, s'élancent au-devant de lui; leur chef l'embrasse le premier. Almanzor presse tour-à-tour sur son cœur tous les guerriers chrétiens, et se plaît à redoubler ses brûlantes étreintes.

VI.

Tout-à-coup ses forces l'abandonnent; il tombe sur ses genoux. D'une main tremblante il ôte son turban et le jette au milieu des guerriers qui l'entourent. A la vue de son front livide, tous reculent d'horreur. Il était pâle et souriait, et son sourire était infernal.

VII.

Chiens de Chrétiens, voyez,..... voyez ce front pâle et livide; comprenez-vous les maux qu'il vous présage? Oui, je viens de Grenade; mes embrassemens vous ont transmis la mort..... Voyez les tourmens que cette mort vous réserve.

VIII.

Dans ses convulsions horribles, il agite ses bras hideux. Il appelle les Espagnols, comme s'il voulait encore les embrasser, pour leur imprégner la mort. Il rit, il rit du fond de son cœur. Il avait cessé de vivre qu'il riait encore. Ses yeux et sa bouche demeurent entr'ouverts, et son sourire atroce resta gravé sur son visage glacé.

Traduit du polonais, par J.-Ph. M.

Dijon, 1er avril 1833.

Dumka (*) de Kosinski,

SUJET DU XVIIe SIÈCLE,

OU LES COSAQUES D'UKRAINE ÉTAIENT SOUS LA PROTECTION DE LA RÉPUBLIQUE POLONAISE.

I.

Hop! hop! au galop, mon cheval noir; de ma cohorte porte-moi à la maison auprès de ma femme. Tu connais la route de Stawiszcze. Porte-moi là-bas seulement, là, et puis tu te reposeras.

(*) Genre de poésie malo-russe ou cosaque. Ce mot signifie rêve, ou plutôt mélancolie.

II.

Les régimens de nos braves arrivent de Petyhory et de Pawolocza; et les bateaux de Nalewayko descendent le Borysthène.

III.

Nos Cosaques accélèrent leurs pas; il s'agit de battre les assiégeans de Czechryn. Demain matin nous combattrons sans doute, et la rosée de la matinée portera au loin nos cris guerriers.

IV.

La terre tremblera sous les pieds de nos chevaux; la poussière s'élèvera en colonne jusqu'aux cieux, avec l'écho de nos hourra-ha! et le son de nos trompettes.

V.

Oh! oh! jamais dans les steppes les tartares ne pourront me tromper. Je connais leurs ruses, leur manière de combattre, leurs repaires, comme si j'étais un des chefs de leurs hordes.

VI.

Je sais qu'il faut, inattendu, tomber comme un éclair sur leurs bivouacs. Personne ne sait mieux que moi envoyer à l'ennemi un plomb sûr et mortel. Prompt et agile dans le combat, je distribue à droite, à gauche les coups de mon sabre, et je porte la flamme et la mort partout.

VII.

Je vois déjà, oui, je vois Stawiszcze. Le vent enfle le drapeau de l'hôtel-de-ville. Les cohortes de nos frères se reposent en remplissant l'air de leurs mélodies, que les cloches accompagnent.

VIII.

L'astre du jour, pâle et nébuleux, tombe dans la forêt de Krzywica. Cheval noir, vole, vole de toutes tes forces à travers les champs; franchis les haies et les fossés.

IX.

Ma maison blanchit déjà de loin. La trompette sonne, les chevaux hennissent. Me voit-on déjà chez moi? N'y

connaît-on pas ma cuirasse dorée, mon faucon, mon lévrier et mon cheval?

X.

Eh! voilà ma femme aux yeux noirs qui m'attend sous l'arbre. Ah! sa triste attitude me prouve qu'elle pleure. Oui, elle croise ses bras, et ses yeux sont mouillés de larmes.

XI.

Femme, à quoi servent tes larmes et tes plaintes? Cela te soulage-t-il? C'est en vain, car le Roi et la Diète ordonnent aux Cosaques de combattre.

XII.

Doucement, doucement, mon coursier agile, laisse approcher mon épouse chérie. Arrête, arrête, pour que je puisse me pencher et lui baiser le front encore une fois.

XIII.

Ne pleure pas, ne pleure pas, ô ma chère! Si Dieu me

protège, je reviendrai sain et sauf; un matin, en traversant la forêt, je mettrai pied à terre, et j'entrerai inattendu.

XIV.

Tu dormiras encore; et, si mon baiser ne t'éveille pas, alors je sifflerai, je frapperai ma poitrine armée, et tu t'éveilleras, surprise, pour essuyer la sueur de mon front.

XV.

Ne pleure pas; c'est inutile. La vie, la mort dépendent de Dieu. Porte-toi bien, le temps me presse; oui, porte-toi bien, et ne pleure plus. Va, mon coursier, va, mon cheval noir.

(*Traduit du polonais de M.* Bohdan Zaleski.)

J.-Ph. M.

Dijon, 2 juin 1833.

Pierre III, Paul Ier, czars ; Constantin, czarewitz.

TABLEAUX CARACTÉRISTIQUES.

Leurs vies sont trois crimes ;
Leurs souvenirs, autant de malédictions.

MICKIEWICZ.

Moment de fureur de Pierre III (1762).

« Je le veux, je le veux, je le veux (*) ; je vous répète « que je le veux, dit Pierre III au chancelier de Russie, « qui tremblait à la voix du czar ; je veux que la Russie

(*) Les personnages dont on parle dans ces contes avaient tous l'habitude de répéter plusieurs fois des mots ou même des phrases entières.

« prenne les usages de la Prusse. Je me suis habillé à la « prussienne; j'ordonne que mon armée en fasse autant. « Les Cosaques mêmes porteront l'uniforme de la cavalerie « légère prussienne; ils raseront leurs barbes et mettront « de côté leurs bonnets pointus et leurs amples pantalons. « Je le veux, je le veux; j'ordonne aussi que de suite les « prêtres russes quittent leurs vêtemens orientaux, leurs « bonnets ronds et leurs robes à larges manches, et qu'ils « fassent tomber leurs barbes et leurs longues chevelures; « je le veux. Je veux les voir en habit de prédicans alle- « mands, en habit noir écourté et en perruque. M. le « chancelier, je vous le commande; communiquez ma « volonté au saint-synode. »

Le chancelier s'incline jusqu'à terre. Il sort, et l'empereur dit à la comtesse de Woronzow, sa maîtresse :

« N'est-il pas vrai, ma chère, qu'il n'y a que deux « grands monarques en Europe, moi et Frédéric de Prusse? « Il a consolidé sa puissance pendant la guerre de sept ans, « et moi, en sept jours, je réformerai mon empire et je « prendrai la Prusse pour modèle. »

« Oui, dit la Woronzow, mais il faut imiter en tout « Frédéric. Il n'est pas marié; il faut vous débarrasser de « votre femme, qui tend toujours à prendre de l'influence « dans le gouvernement de l'empire. Ah! dit l'empereur, « j'y songe depuis long-temps; je l'enfermerai dans une « forteresse avec son bâtard, et je serai ton chevalier, ô ma « bien-aimée! »

« Quel avenir de bonheur! » s'écrie l'intrigante.

Mais le chancelier est de retour, et dit : « Je viens an- « noncer à votre majesté que le vénérable Théodore, métro- « polite de Moscou, désire parler à votre majesté impé- « riale. »

« Qu'il entre, qu'il entre. » Et le métropolite est in-

« troduit : « Salut, salut vénérable, » dit l'empereur, en lui baisant la main.

La comtesse se lève et baise aussi la main du métropolite; mais celui-ci tire son mouchoir de soie et essuie sa main, parce qu'un être impur l'a touchée.

« Que veux-tu? que veux-tu? que veux-tu? » demande l'empereur. « Je viens exposer à votre majesté que le chan-« gement qu'elle exige dans le costume de nos prêtres est « impossible; les rites nous le défendent, et......... » « Impossible!..... impossible! » s'écrie le czar, « Vieux « ours barbu, tu oses me le dire. Ah! je saurai faire servir « ta barbe à quelque chose. »

Il le saisit par ses cheveux blancs, frappe sa poitrine, le pousse à la porte, le jette par terre, le foule aux pieds, et le précipite du haut de l'escalier tournant qui aboutit à son cabinet.

« Viens encore chez moi montrer ta vilaine barbe, je « te la ferai raser avec la tête; je te ferai compter cinquante « coups de knout pour le voyage; je te dépouillerai de ta « dignité, et, comme un simple paysan, tu iras en Sibérie « te repentir de ce qu'à quatre-vingts ans tu fus assez bête « pour résister aux ordres de ton empereur. »

Le czar revient, marche à pas précipités dans son cabinet. La comtesse rit; mais l'autocrate se calme, et dit : « *Je me suis un peu trop emporté!* »

Moment de fureur de Paul Ier (1796).

La voiture impériale roule sur la route de Moscou à Pétersbourg. Paul Ier revient de son couronnement. Il a déjà franchi Nowogorod-le-Grand; Nowogorod, autrefois

puissante république ; jadis libre, aujourd'hui esclave ; jadis grande cité, aujourd'hui monceau de ruines. Quel sujet de méditations pour un philosophe!... Mais Paul Ier n'était rien moins qu'un philosophe. Ce jour-là il était joyeux, parce qu'il faisait beau. Bien souvent un mauvais temps excitait la mauvaise humeur de l'autocrate. Malheur alors à tous ceux qui l'approchaient : un régiment fut plus d'une fois puni par suite du mauvais temps. Le czar, devenu furieux pour une fausse manœuvre, enfonçait souvent ses éperons dans les flancs de son cheval.

Mais aujourd'hui l'empereur est content : la province est florissante. En effet, toutes les maisons étaient blanchies nouvellement, et ornées de branches vertes de sapin ; et le peuple, en habits de fête, accueillait l'empereur par des acclamations que le gouverneur avait eu soin de commander sous peine d'amende et de châtimens corporels. L'empereur est donc satisfait, il témoigne sa bonne humeur à tout ce qui l'entoure ; mais l'humeur de l'autocrate est changeante comme la température de Pétersbourg.

« C'est bien, c'est bien, c'est bien, » s'écrie souvent « l'empereur. Je suis enchanté, je suis enchanté. » Ses serviteurs sont ravis, et son fourgon, rempli de croix et de présens d'honneur, se vide promptement ; mais, hélas!...

La voiture passe sur un petit pont : celui-ci s'écroule ; la roue s'enfonce.

« Ne craignez rien, Paul Pétrowitz (*), » s'écrie le cocher. Il fouette les chevaux qui redoublent de force, et le pont est franchi.

Mais l'empereur écume de rage. « Arrête, arrête, arrête ! »

(*) Le cocher du czar a le rang de colonel ; il est souvent très-familier avec l'empereur, qu'il se permet de nommer par son nom de baptême, en y joignant celui de son père, comme c'est l'usage en Russie.

crie-t-il au cocher. Il arrête la voiture, et le czar saute par terre, et s'écrie :

« Un pont s'écrouler sous moi! sur la principale route « de mon empire! Comment est-il administré? Où est le « sprawnik (sous-préfet)? où est le misérable? »

Celui-ci était proche : il suivait l'empereur à cheval. Il met pied à terre précipitamment, et s'approche du czar pâle comme un spectre; et ses lèvres glacées n'ont prononcé que quelques mots confus.

Le czar le pousse de la main, le renverse, le foule aux pieds, et s'écrie :

« Vanka, Vanka, écrase ce misérable! » Vanka obéit aveuglément, dirige la voiture sur le pauvre sprawnik, qui était étendu sanglant aux pieds des chevaux.

« Avance, avance, Vanka, » répète le czar furieux, « écrase-le, te dis-je. » Les chevaux épargnèrent le malheureux père d'une nombreuse famille, mais la roue implacable brisa sa tête.

L'empereur s'élance dans sa calèche, donne d'une voix terrible l'ordre du départ, et puis dit au général Pahlen, son favori, en se calmant : « *Je me suis un peu trop « emporté.* »

Moment de fureur du grand-duc Constantin (1820).

« C'est mal! c'est mal! c'est mal! » s'écrie le czarewitz Constantin, en faisant manœuvrer sur la place de Saxe le bataillon de sapeurs-mineurs polonais.

« Tout cela est mal! » répète-t-il avec fureur; et tous les cœurs se serrent, et le sang de mille hommes se glace à la voix terrible d'un tyran.

O peuples de la terre! quel est donc votre aveuglement? Vous ne craignez pas la mort dans les combats, et vous craignez la colère d'un orang-outang farouche!

Les sourcils des soldats sont agités, plusieurs tremblent comme des feuilles; et ils sont mille! et lui est seul! mais les hommes, pour se comprendre, doivent parler. Pourquoi la nature ne jette-t-elle pas une étincelle pour électriser tous les cœurs à la fois, faire mouvoir leurs bras et pousser mille baïonnettes contre cette bête féroce?

La rage du czarewitz lui ôte la parole, il ne peut plus commander; le tambour s'approche, il lui arrache ses baguettes et bat un long roulement (*); après il donne un coup de baguettes, puis encore un roulement, et enfin trois coups de baguettes.

On doit comprendre son commandement: les chefs de pelotons crient à gauche! à droite! en avant! marche! marche! La ligne se rompt en plusieurs points; on va former la colonne serrée sur le quatrième peloton.

« Tout cela est mal! » s'écrie le czarewitz. « Messieurs les officiers, ne savez-vous donc pas commander? Que signifie cette voix tremblante? » Ceux-ci répètent les ordres d'une voix plus forte.

« C'est mal! c'est mal! c'est mal! » s'écrie le grand-duc d'une voix tonnante. « Vous criez comme des paysans. »

Les pelotons marchent pourtant, et la colonne va bientôt être formée; mais le czarewitz s'aperçoit qu'un peloton ne s'avance pas droit à sa place.

A l'instant il se dirige vers la colonne; tous les cœurs palpitent et tout l'état-major reste immobile de frayeur. Les lanciers, spectateurs inactifs, frissonnent; les flammes de

(*) Commandement employé dans la manœuvre de bataillon, comme le son du clairon l'est dans celle des tirailleurs.

leurs lances agitées témoignent de leur frayeur, les chevaux même partagent l'effroi des cavaliers. Tous les généraux sont consternés; le colonel des sapeurs, soldat de Talavera, décoré de la Légion-d'Honneur par Napoléon lui-même au champ de gloire de la Moscowa, perd maintenant tout son courage et sent lui-même son sang se glacer dans ses veines.

Il n'est pas jusqu'au vieux général Kourota, ancien gouverneur du czarewitz, qui ne redoute les suites funestes de la fureur de son élève.

Le grand-duc s'approche du peloton; il frappe du poing au visage le sous-officier jalonneur, qu'il atteint le premier et qu'il fait rouler sanglant sur la poussière; il heurte les soldats, menace de la main le lieutenant-commandant du peloton qui vient de faire une fausse manœuvre, et dit:

« Tu n'es qu'une savante bête (uczennyi durak). Je ne veux pas de tes mathématiques, de ta physique; je veux que tu connaisses ton devoir, et si tu ne sais pas servir comme officier, tu iras travailler à la brouette dans une forteresse. Au corps-de-garde! au corps-de-garde! Je te *casse*. Dans vingt-quatre heures tu passeras au conseil de guerre. Un gendarme, les chaînes avec un boulet: voilà le destin qui t'attend. Au corps-de-garde! » répète le grand-duc à l'officier stupéfait. En même temps il le pousse; celui-ci tombe, mais sur son épée, dont il avait appuyé la garde par terre. Le fer s'enfonce dans son revers de velours, perce son cœur, et la pointe ressort brillante à travers son uniforme vert. Il expire. Le grand-duc se calme et dit au général Kourota:

« Vite, faites-lui donner les secours de l'art! *Je me suis un peu trop emporté.* »

Mort

DE PIERRE III, DE PAUL Ier, CZARS,

ET

DE CONSTANTIN, CZAREWITZ.

Sous ma justice, avant l'aurore,
Le Czar pâlirait à sa cour.

BÉRENGER.

Mort de Pierre III (1762).

Le château de Robsza est entouré de soldats : c'est là qu'on retient enfermé l'empereur détrôné Pierre III ; et Catherine II, sa femme, est devenue *empereur* de Russie. Le vent

siffle, la pluie tombe par torrens; mais le soleil se montre par momens. « Ce jour présage malheur! » disent les soldats russes.

La nuit vient; le vent augmente de violence, la pluie redouble; les loups hurlent dans les forêts, et les glaces craquent sur la Newa.

« Quelqu'un doit mourir aujourd'hui, » dit la sentinelle; et bientôt une voiture s'arrête : le général Orloff paraît.

Orloff le Balafré (*) descend et fait cette question : « L'empereur est-il bien portant ? »

« Oui, Sa Majesté se porte bien, » répondent les officiers de garde Bariatynski et Potemkin. Ils montent en silence l'escalier du vieux château et vont ouvrir la grande porte de la tour, qui sert de prison au czar déchu. Celui-ci était assis, sa tête cachée dans ses mains; il songe à l'Allemagne, il pense à Goudowitz son ami.

« O Holstein! ô ma patrie! ô Goudowitz! ô mon ami! pourrai-je vous revoir un jour? »

L'insensé! il devait plutôt gémir sur ses crimes; mais quel despote veut reconnaître ses forfaits?

Orloff entre; son œil est hagard et farouche. Pierre frémit. Orloff lui dit: « Bonjour, prince. » Pierre tremble.

« Je viens de la part de l'impératrice, » continue Orloff; et l'effroi de Pierre redouble.

Ce moment cri tique l'emportait sur tous les plaisirs de son règne.

« Je suis porteur de bonnes nouvelles, poursuit Orloff, en tâchant de le calmer; l'impératrice va vous élargir, mais elle veut que vous signiez quelques conditions. »

« Je signerai tout ce qu'on voudra; mais que je puisse revoir mon pays natal et Goudowitz mon ami! »

(*) Orloff, surnommé le Balafré, frère de l'amant de Catherine II.

« Vous les reverrez, » dit Orloff.

Il fait servir un repas splendide, et n'oublie pas de faire apporter plusieurs bouteilles d'eau-de-vie.

Ils boivent; le temps s'écoule; Orloff promet, et Pierre se laisse aller à l'espérance; Orloff ne pense qu'à exécuter son projet, et Pierre se figure voir bientôt la fin de ses malheurs.

Enfin minuit sonne; le vent siffle; les glaces craquent; et Orloff, croyant le czar ivre, tire un flacon de sa poche et dit : « C'est la meilleure eau-de-vie du monde, c'est un présent de l'impératrice; » et en même temps il lui présente un verre. Pierre le repousse.

Orloff se lève, le jette par terre et le saisit au cou. Bientôt Bariatynski et Potemkin accourent : le premier étouffe l'empereur avec une serviette, l'autre lui brise la poitrine avec ses genoux. Pierre écume et expire. Orloff s'adresse à Potemkin : « Allez à la cour dire à Sa Majesté l'impératrice qu'elle peut régner tranquille : *l'empereur Pierre III vient de mourir subitement d'une colique hémorroïdale qui le tourmentait depuis très-long-temps.* »

Mort de Paul Ier (1800).

Au château de Michel (*), Paul Ier est couché sur un lit de parade : dort-il? Les souverains dorment rarement, les autocrates bien moins encore. Paul médite ses projets ambitieux; il est ami du grand homme, il est ami de Bonaparte; il est persuadé qu'il n'y a que deux grands hommes au monde, lui et le premier consul. Il va partager avec lui la souveraineté de l'Europe; l'Elbe et le Danube serviront

(*) Mihaylowski dworec, à Pétersbourg, résidence de Paul Ier.

de frontières aux empires d'Orient et d'Occident. Quel éclat va rejaillir sur le fondateur d'une nouvelle dynastie! quel glorieux avenir !

L'intrigue anglaise qui s'ourdissait à Pétersbourg contre la vie de l'autocrate approche de son dénouement. Quelques personnes arrivent au château, leurs figures sont sinistres; minuit sonne; les chiens hurlent; la sentinelle crie : « qui vive? » et le général Pahlen répond : « Tais-toi. »

L'escalier de marbre retentit sourdement; bientôt l'empereur entend des hommes armés pénétrer dans son antichambre. Paul, comme son père Pierre III et son fils Constantin, était prudent; il n'attend pas qu'ils paraissent: une porte secrète est cachée dans le parquet de son boudoir; il la cherche, il la trouve; mais les ressorts en sont brisés, elle résiste; et la grande porte dorée s'ouvre devant Pahlen, Kutayssaff et quelques autres, qui s'avancent l'épée nue à la main : ils se jettent aussitôt sur l'empereur et le renversent.

Le plus puissant de l'empire, il n'y a qu'un instant, est maintenant le plus faible; le plus heureux le soir est le plus malheureux à minuit; le plus orgueilleux des monarques, il y a quelques heures, est maintenant le plus lâche des hommes.

D'abord le czar voulut élever la voix contre les assassins, on l'accable de coups; il supplie, on le bâillonne; il se débat, on lui lie les mains; mais, ne voulant pas mutiler le cadavre de l'empereur, que le peuple doit venir contempler avec vénération sur un catafalque, l'écharpe fatale serre le cou du czar; il écume, il expire, et le général Pahlen dit à Kutayssaff : « Allez, monsieur, annoncer au grand-duc Alexandre son avènement au trône de toutes les Russies : *Sa Majesté Paul Ier vient de mourir subitement d'une attaque d'apoplexie.*

Mort de Constantin (1831).

Le grand-duc se trouvait à Slonim quand plusieurs corps polonais entrèrent en Lithuanie pour protéger l'insurrection de cette province. Constantin quitte aussitôt sa résidence, et, se croyant poursuivi, voyage jour et nuit en toute hâte et ne s'arrête que sur l'ancienne frontière de Pologne, à Witepsk, où, peu de jours après son arrivée, le gouverneur de la ville vint lui présenter ses hommages, accompagné de quelques fonctionnaires et habitans notables.

« Monsieur le gouverneur, » dit le czarewitz, « le général Chlapowski, mon beau-frère (*), commande un corps polonais qui vient de pénétrer en Lithuanie; je ne doute pas que dans peu tout ce pays ne soit au pouvoir des Polonais. » — « Son Altesse me permettra d'en douter; des forces considérables les attendent. »

« Elles ne serviront à rien, » repartit le grand-duc; « les Polonais sont des diables : ils sortent de mon école, cela suffit pour qu'ils aient une supériorité immense sur toutes les troupes de la terre (**). Le 4e régiment de ligne, que j'ai formé moi-même, est composé des hommes les plus braves de l'univers. J'ai dit au maréchal Diebitch que chaque soldat du 4e régiment polonais était un Diebitch. Vous ne les connaissez pas, monsieur le gouverneur : c'est en chantant qu'ils chargent à la baïonnette. Je vous le ré-

(*) Le général Chlapowski avait pour épouse la sœur de la princesse de Lowitz.

(**) Toutes ces phrases furent entendues de la bouche du grand-duc après la révolution de Pologne.

pète : la Lithuanie est perdue pour l'empire de Russie ; c'est certain, c'est certain, c'est certain. »

Le gouverneur hausse les épaules et se dit en lui-même : Malheureux czarewitz ! il est devenu fou.

Le gouverneur et son cortége sortent ; le grand-duc allume son cigare et siffle un air national polonais ; la princesse de Lowitz, sa femme, soupire, pleure et prie Dieu à genoux.

Une voiture s'arrête ; un général en descend.

C'est Orloff, confident de Nicolas ; il vient de Pétersbourg ; il a tout pouvoir pour régler les affaires de la Pologne ; il dit au grand-duc : « Sa Majesté impériale m'a chargé d'une mission qui concerne votre altesse : je voudrais bien vous parler en secret. »

« Bien, » dit le grand-duc. « Général, peut-on vous offrir à souper ? »

« J'accepte, » dit Orloff ; et bientôt ils se mettent à table. Le Champagne pétille, le Bordeaux et le Tokay coulent à flots. La conversation roulait sur la santé de la famille impériale, sur les opérations de la grande armée active ; mais minuit approche, et Orloff, changeant brusquement de sujet, dit au grand-duc :

« L'empereur est très-mécontent de la révolte. Si le gouvernement français, ne changeant pas sa politique après la révolution de juillet, n'avait conservé ses relations vis-à-vis de notre cabinet, nous douterions du succès de cette guerre ; une escadre française lancée sur la mer Baltique, quelques canons fournis aux rebelles, quelques secours en argent, une intervention en leur faveur auprès de la Porte-Ottomane, mettraient l'empire de Pierre-le-Grand à deux doigts de sa perte. Pour se convaincre de cette vérité, il ne faut que songer à l'esprit démagogique qui règne en Allemagne et qui facilite aux Français l'occupation de ce pays. D'ail-

leurs, n'avons-nous pas des ennemis dans nos rangs mêmes? tous nos républicains sont-ils pendus ou relégués en Sibérie? Certainement non; mais heureusement ils n'osent rien entreprendre, voyant que la Pologne abandonnée périra infailliblement.

« Cela n'est pas certain, » dit le grand-duc.—« Tant pis, » reprit Orloff; « car tous les torts sont à votre altesse; vous, monseigneur, êtes cause de tout cela. »—« Moi? » demande Constantin. — « Oui, monseigneur, vous-même! » — « Moi! comment? »

— « En tenant l'armée polonaise beaucoup plus forte qu'il n'était nécessaire; en approvisionnant les arsenaux de la Pologne sans aucun besoin réel; en faisant relever imprudemment les forteresses de la Pologne; en poussant, par une conduite inconséquente, l'armée polonaise à la révolte; en négligeant d'étouffer cette révolte dès le principe; en traitant avec les rebelles, ce qui les a encouragés. Votre altesse a eu encore le tort de renvoyer les gardes qui avaient prêté serment de fidélité à l'empereur; de quitter le royaume de Pologne sans coup férir; de décourager la grande armée par des propos inconsidérés sur la valeur des Polonais; de jeter l'alarme dans la Lithuanie; en un mot, son altesse a négligé de suivre l'exemple de l'empereur régnant, qui, par son courage et sa fermeté, étouffa une révolution funeste allumée à son avénement au trône; et c'est en tenant une conduite toute opposée que son altesse a été cause de tout ce qui se passe en Pologne. »

—« Vous m'accablez d'injures d'après l'ordre de mon frère, et cependant, moi je lui cédai ma couronne. »

— « Calmez-vous, monseigneur; mon intention n'est nullement de vous injurier : mais que votre altesse juge elle-même la position dans laquelle elle se trouve. Sa majesté l'empereur, informé de la conduite de votre altesse au quar-

tier-général de la grande armée et en Lithuanie, et voyant l'impossibilité d'appeler son altesse à la cour, après sa funeste retraite de Varsovie, lui propose, par ce billet, de quitter l'empire. »

Constantin, ému, lit et dit : « Non, je ne veux pas sortir de la Russie! je veux mourir dans le pays de mes pères! je veux mourir où ils sont morts! »

« Ah! » dit Orloff, « cela dépend de votre altesse : monseigneur n'a qu'à répondre à sa majesté; moi-même je serai porteur de la réponse. »

« Bien! » dit le grand-duc. Il se lève, se met à son bureau, écrit une lettre et la cachète.

Minuit sonne, et Orloff jette la poudre fatale dans le verre de Constantin.

Le grand-duc lui remet la lettre. « A la santé de l'empereur! » dit Orloff. — « A la santé de l'empereur notre maître! » répond Constantin. Ils vident leurs verres. Bientôt le czarewitz devient pâle. « Je me trouve mal, » dit-il. — « Ce n'est rien, » répond Orloff. Il se lève; Orloff ferme la porte et met la clé dans sa poche. Il tombe; Orloff se chauffe devant la cheminée. Il devient noir; Orloff allume son cigare. Il meurt dans les convulsions. La princesse de Lowitz, pressentant un malheur, frappe à la porte. Enfin, Orloff l'ouvre; la princesse échevelée se jette sur le cadavre de son mari, et Orloff lui dit :

« Madame, *monseigneur vient de mourir d'une attaque de choléra*. Il ne vous reste qu'à regretter votre auguste époux et à attendre les ordres ultérieurs. »

J.-Ph. M.

Dijon, 15 février 1833.

Vivat.

1794. — 17 avril.

Le peuple de Varsovie vient de laver cette nuit dans le sang moscovite l'opprobre d'une intervention odieuse et pesante ; le pavé du faubourg de Cracovie et de la rue Longue est rougi du sang des soldats de Catherine ; ce matin les bourgeois armés, unis aux troupes de ligne peu nombreuses, bloquent le palais de l'ambassadeur russe.

Igielstrom n'y est plus, il se sauva à temps ; profitant de l'obscurité, un cheval agile du Don le porta hors de la ville, déguisé en simple cosaque ; son escorte lui servit de cuirasse, plusieurs balles pourtant lui sifflèrent près des oreilles ; mais il est déjà hors de la ville sain et sauf, il se repose à une demi-lieue, et, entendant les canons gronder contre son palais, il prend de l'eau-de-vie, et de rage il brise avec ses dents le verre qui la renfermait.

Et les canons placés sur la terrasse des Capucins lancent des obus dans la cour de son palais, le peuple garnit les

fenêtres des bâtimens voisins; presque chaque balle porte la mort aux soldats russes, aux agens de la diplomatie et aux domestiques d'Igielstrom.

Le toit du palais commence à brûler; déjà un groupe nombreux de manœuvres, de maçons et de charpentiers armés y pénètrent, et se préparent à descendre dans la cour intérieure du palais; sa prise est donc inévitable et la mort de tous les Russes qu'il renferme certaine.

Les escaliers qui conduisent aux caves profondes retentissent sous les pieds d'un jeune officier russe qui, une épée nue à la main, ouvre la porte du cachot sombre où un jeune patriote polonais était détenu, et lui dit : « Le général m'a commandé de vous ôter la vie ainsi qu'aux autres prisonniers, si le palais était forcé et pris. »

« Insensé! s'écrie le jeune officier polonais, n'est-il » pas dans votre intérêt de nous sauver la vie pour que » nous sauvions la vôtre quand le palais sera emporté par » les nôtres? »

Ces mots étaient à peine prononcés, le fracas redouble, la grande porte est brisée par un pétard, et à l'instant les deux cours sont envahies par le peuple; un détachement de grenadiers russes est exterminé, le sang coule par la petite croisée du caveau.

L'officier russe, pâle, blême et tremblant, relâche les liens du prisonnier et lui dit : « Je me fie à votre parole, sauvez-moi, sauvez-moi; *pamiluy! pamiluy!* (*) » et mille voix répètent : « Mort aux Russes! pas un seul ne nous échappera. »

« Montez avec moi, s'écrie l'officier polonais, dans l'obscurité je ne saurais vous sauver, mais qu'on me reconnaisse, et pas un cheveu ne tombera de votre tête. »

(*) Touchante expression russe, qui signifie : ayez pitié, ayez pitié.

Ils montent les escaliers, ils sont à la porte, et vont pour sortir, quand le concierge du palais arrive, conduisant une masse de peuple la plus acharnée, en disant :

« Citoyens, descendez aux caves, cinq patriotes y sont » incarcérés, sauvez-les s'il en est temps encore ; un offi- » cier russe y est descendu à l'instant, après avoir aiguisé » son épée sur cette pierre, pour leur percer le cœur comme » il me l'a dit lui-même ; le voilà, c'est lui, c'est lui- » même. »

Le peuple en fureur se jette sur le Moscovite, dix baïonnettes s'appuient sur sa poitrine, une hache est levée sur sa tête ; *hospodi, pamiluy!* (*) étaient les mots qu'il balbutiait en tremblant, sûr de périr, quand l'officier polonais se jette devant lui, repousse les baïonnettes, dont une lui perce la main, et d'une voix forte et expressive il s'écrie :

« Citoyens, j'implore le pardon pour ce Moscovite ; il nous » a sauvé la vie, je viens de lui garantir la sienne : citoyens, » suspendez votre vengeance, l'humanité l'exige et Stasio » Potocki l'implore. »

Plusieurs soldats accourent, ils ont reconnu leur lieutenant patriote : Citoyens, s'écrient-ils, pardon au Moscovite, si le brave patriote Stasio Potocki le demande ; grâce de la vie au Moscovite, grâce de la vie ! *vivat Stasio* (**) *Potocki!* vive le brave patriote ! vive notre patrie libre et indépendante !

(*) Seigneur Dieu, ayez pitié de moi.

(**) Stasio signifie en polonais petit Stanislas. Notre personnage était connu généralement sous ce nom diminutif, pour le distinguer de son parent qu'on nomme simplement Stanislas, qui était aussi un des plus chauds patriotes en 1794. Il fut depuis sénateur, palatin et ministre de l'instruction publique (1815—1832, l'an de sa mort). Il fut réputé pendant toute sa vie comme un littérateur distingué et inébranlable dans son amour de la patrie.

Pereat.

1830. — 29 novembre.

Les cris de liberté poussés sur les rives de la Seine au bruit de la fusillade citoyenne ont retenti sur la Vistule.

Les élèves de l'école militaire et les étudians de l'université de Varsovie ont juré d'affranchir la capitale ou de périr.

Le grand-duc Constantin, chassé de son palais, erre comme un fantôme dans les champs de Mokotowa; le sang du général Gendre, son écuyer, et celui du préfet de police Lubowidzki rougit le carreau du péristyle du palais de Belvédère; la duchesse de Lowitz pousse des cris

lamentables, croyant son époux tué, et la garde à cheval russe se rassemble en toute hâte sur la place du château d'Uiazdowa et dans la cour du palais du grand-duc.

Les porte-enseignes ont déjà pénétré dans la ville, l'incendie éclaire leurs pas, plus d'un cavalier russe est tombé mort sous leur plomb infaillible, plus d'un traître a expiré sous leurs baïonnettes, plus d'un général équivoque fut emprisonné dans les postes occupés déjà par les soldats révolutionnaires du quatrième de ligne.

L'arsenal fut bientôt en notre pouvoir, grâce au brave Roslakowski, qui, à la tête de sa compagnie, en força la porte à triple verrou, et qui, ayant rejeté le panache de son chapeau, l'épée ensanglantée à la main, engage à haute voix les citoyens de Varsovie à prendre les armes contre les soldats du despote.

Un détachement de porte-enseignes se jette du côté du palais habité par le ministre du trésor; l'incendie encore éclaire leurs pas.

La longue galerie d'arcades du palais ministériel retentit sous les pas d'un officier; traître, il a encore son panache, signe de sa soumission aux ordonnances de Constantin. Qui est-il? Un général; on le reconnaît, quand il a jeté son manteau gris; sur son uniforme au collet cramoisi brille une broderie d'or; ses grosses épaulettes d'or, son écharpe à franges d'argent, ses aiguillettes en or, prouvent bien qu'il est général, et même général aide-de-camp de Nicolas.

Il a quitté le salon du ministre à la nouvelle d'un mouvement en ville; sa voix sonore demande:

Qui êtes-vous? — Des porte-enseignes, fut la réponse.

Où allez-vous? — Contre l'ennemi de la liberté et de la Pologne.

Qui vous commande? — Le lieutenant Wysocki. — Je

suis le général d'infanterie, je vous commande; formez vos pelotons et suivez-moi.

— Où voulez-vous nous conduire? — Vous n'avez pas le droit de me le demander.

— Général! vous ne savez pas ce qui se passe; l'ancien système est déjà renversé, nous avons saisi le sabre de nos pères, nous allons rendre la Pologne libre et indépendante, ou nous périrons.

— Oui! vous périrez, jeunes gens inconsidérés; que votre insubordination cesse: suivez-moi, autrement vous périrez infailliblement.

— Nous pouvons périr si le destin l'ordonne, mais nous périrons le sabre à la main en combattant; ayant tiré le sabre, nous avons jeté le fourreau, nous tenons le fer et nous ne mourrons pas au gibet.

— Oui! mais.....

— Général, embrassez la cause de notre patrie, jetez le panache de votre chapeau; criez avec nous *vive la Pologne!* et marchez avec nous contre les cohortes du tyran.

— Oui! mais regardez, toute impossibilité..... de sauver la patrie.

— Général! vos paroles sont vaines; cessez de vouloir nous intimider; abrégez vos exhortations inutiles, et décidez-vous pour la patrie ou contre elle.

— Ah! mais attendons......

— Pas une minute à perdre, général, nous vous conjurons par les chaînes d'Igielstrom, que vous avez portées dans votre jeunesse, d'embrasser la cause de votre patrie.

— Non, je ne le peux pas.

— Général, choisissez à l'instant: jurez fidélité à la patrie, ou recevez la mort.

« La mort! » répondit une voix lugubre; « la mort au traître à la patrie! » répètent plusieurs voix; dix baïonnettes

sont plongées aussitôt dans sa poitrine, un coup de feu lui fracasse le crâne, et partout retentit le cri fatal : *Pereat Stasio Potocki!* qu'il périsse le satellite du despote! vive notre patrie, libre et indépendante !

J.-Ph. M.

Dijon, 3 juin 1833.

Boleslas-le-Téméraire.

BALLADE (par Odyniec.)

I.

Plein de la force que le ciel lui a prêtée d'absoudre les crimes des mortels, le pape disait la messe sainte, orné de ses habits pontificaux. Il distribuait des absolutions sacrées; le peuple des contrées environnantes s'y portait en foule, baisant avec un humble recueillement les froids carreaux de l'église.

II.

Les genoux fléchissent contre la terre, le silence règne sous la voûte sacrée, au moment où la bouche inspirée par le Seigneur devait verser des mots de salut. Mais, grand Dieu! quel effroi soudain saisit le pontife? le crucifix avec l'image de Dieu tombe au pied de l'autel.....

III.

« O ciel! s'écrie le Saint-Père, quel scélérat a osé demeurer parmi nous? Un criminel qui ne mérite pas d'obtenir d'indulgence, qui infecte de son haleine impure le jour sacré: son cœur sourd, fermé au repentir, est flétri par de vains remords; son oreille repousse les mots de salut, qu'il est indigne d'entendre.

IV.

« Infortuné! ton dernier forfait a comblé la mesure de tes crimes: lève-toi! sors du saint asile, ou crains ma malédiction! » Un pélerin du Nord, arrivé à Rome, était à genoux parmi les fidèles, en habit de pénitent.

V.

Mais personne dans la ville ne l'a connu ; il demeurait dans un asile solitaire. Pendant quarante jours et autant de nuits, il a jeûné avec du pain et de l'eau ; personne ne se frappe si fort la poitrine, personne ne courbe aussi humblement son front ; cependant, à l'ordre du pape, il se leva et sortit de l'église.

VI.

Et, se couvrant d'habits de voyage, il prend le chemin de son pays : il allait où les rochers des Karpates gardent la frontière de la Sarmatie, où la Warta prend sa source : ce pays est beau, à la vérité, mais le pélerin s'éloigne de lui et porte ses pas vers les rives du Danube.

VII.

Il va dans un désert sauvage, par des chemins solitaires, chercher une grotte silencieuse où repose la sombre nuit, que des mélèzes élancés jusqu'aux nues entourent de leurs ombres, où des rochers noirs, brisés par les foudres, se penchent suspendus sur sa tête.

VIII.

La clarté d'un soir d'été se dessinait sur le sommet d'Ossy (*), et la cloche mêlait, du haut de la tour du cloître, sa mélodie aux retentissemens des hymnes. Le pélerin, dans un triste silence, contemplait ce terrible séjour, quand tout-à-coup il aperçoit devant lui un prêtre assis sur une pierre froide.

IX.

« Que le bon Dieu exauce tes vœux, pieux pélerin; aie confiance; le brisement du cœur efface les péchés passés, le Seigneur accueille les prières sincères. » Cette voix a-t-elle troublé le pélerin? car une vive rougeur couvre son visage pâle; il fixe sur lui ses yeux, mais il garde le silence.

X.

« Arrives-tu de la sainte cité? » reprend le prêtre avec douceur; « apportes-tu des reliques de l'Orient ou des rameaux, des palmes sacrées? » — « Je ne viens pas de la sainte cité de Solime, mais des rivages du Tibre; au lieu de reliques de l'Orient, j'apporte la malédiction du pape. »

(*) Nom d'un cloître.

XI.

« Infortuné ! console-toi, ne te livre pas au désespoir ; confesse tes péchés avec humilité, Dieu te pardonnera par ma bouche. » — « Qui es-tu, toi qui veux consoler un malheureux pélerin, quand celui qui tient la clé du ciel, quand celui-là même n'a pas pu m'absoudre ? »

XII.

« Ne te tourmente pas de ces pensées ; je viens ici par des ordres supérieurs, et sache que Dieu approuvera dans le ciel ce que je résoudrai sur la terre. » Le pélerin ouvre son cœur en fléchissant les genoux, quand le prêtre appuya sa tête sur sa main tremblante.

XIII.

« Si tu viens, ô mon père ! des contrées du Levant ou du Midi, tu sais sans doute qui était Boleslas-le-Téméraire, roi des Sarmates ? Avide de la gloire guerrière, il conquit et distribua des couronnes ; superbe, brave et clément, il était aimé de ses sujets comme un père.

XIV.

« C'est moi, c'est mon bras qui, brisant la force d'un ennemi hautain, ai renouvelé sur la porte de Kijow les brèches faites par Boleslas-Chrobry; mais là, une mollesse odieuse, chassant la vertu de mon cœur, m'enlaça dans ses filets perfides. O prêtre! sais-tu ce que c'est que la volupté?

XV.

« Le premier don du ciel est la vraie volupté, volupté qui découle des bonnes actions, qu'on trouve au sein de la vertu; mais la volupté qui étourdit les sens est comme une nourrice perfide qui, en apaisant les pleurs de l'enfant, le jette dans un précipice.

XVI.

« Oh! oui! elle m'a précipité dans le gouffre des crimes, et ce qu'a commencé la débauche, un amour criminel l'a achevé; en sommeillant sur son sein délicieux, je confiai le gouvernement de mon peuple aux mains des flatteurs. O prêtre! sais-tu ce que c'est que l'amour?

XVII.

« Comme la lumière dorée du soleil développe sur la terre des fleurs et d'abondantes moissons, ainsi le véritable amour fait croître dans l'âme la bravoure et la vertu ; mais un poison recouvert de sucre, une flamme qui détruit des villes entières, c'est l'amour voluptueux.

XVIII.

« Hélas ! de ce dernier amour j'aimais une jeune vierge ; ses parens étaient renommés par leur puissance, leurs richesses et leur mérite. Un jeune homme, beau et riche en gloire et en bravoure, envoyait des messages nombreux en demandant cette fille pour épouse.

XIX.

« Déjà, devant l'autel, les prêtres avaient consacré leur union, quand des chevaliers envoyés par mes ordres fondirent sur l'église. En vain la jeune fille fuit-elle dans les bras de son amant, cachant dans son sein son visage baigné de larmes : le jeune homme succomba dans la défense ; la jeune fille fut emmenée avec violence.

XX.

« Alors Stanislas, évêque de Cracovie, couvert de ses habits religieux, osa, en présence des dames et des chevaliers, m'annoncer la colère de Dieu, osa me menacer de la malédiction céleste. Le courroux étouffa la voix de la raison ; je lui jurai une vengeance mortelle. O prêtre ! sais-tu ce que c'est que la vengeance?

XXI.

« Une boisson sucrée par la colère : elle séduit facilement les sens ; mais malheur à qui s'en abreuve ! le regret et le désespoir reposent au fond du vase : oh ! oui, oui ! Hélas ! les poignards du remords ne m'en ont que trop instruit : il était déjà trop tard.

XXII.

« Sur la skalka, au pied de l'autel, je jurai la mort du prêtre : trois fois une force inconnue repoussa les mains des assassins mercenaires ; mais que ne peut atteindre la vengeance ? Je fondis moi-même sur lui. Oh ! ce souvenir, mon père, me fait encore tressaillir d'horreur. Je fondis sur lui, et le sang baigna les marches sacrées de l'autel.

XXIII.

« Depuis ce temps, j'ai traîné ma vie entre le désespoir et le regret; je n'osais pas vivre et je n'osais pas me livrer à l'enfer. Enfin, la neuvième année va bientôt s'écouler depuis que j'ai renoncé à ma couronne et au trône; je me suis traîné jusque dans ce désert sauvage, pour y attendre ma fin.

XXIV.

« Là, enfermant ma voix dans mon sein, ne montrant pas le jour à ma paupière, j'avais le pain du monastère d'Ossy et l'eau de la citerne. J'ai tout confessé avec sincérité; maintenant, apprends-moi, ô mon père! quelles larmes, quels jeunes et quelles prières peuvent laver mon péché. »

XXV.

« Aie confiance, et Dieu t'exaucera. Tous les mortels sont faibles; mais si le repentir est sincère, le bon Dieu oubliera tes forfaits. Bientôt la voix de la mort t'appellera, ô roi Boleslas! devant le jugement éternel : j'y prierai pour toi.

XXVI.

« Cesse donc de verser des larmes, surtout éloigne de toi le désespoir, et que le bon Dieu te pardonne comme moi ma mort. » La frayeur saisit le roi, une épouvante inconnue glace son sang; il lève soudainement ses yeux stupéfaits, mais le pasteur a déjà disparu.

XXVII.

Qui était-il? difficile de répondre. Était-ce, par hasard, le saint Stanislas lui-même, qui, touché de la repentance du roi, a quitté son séjour de gloire? personne ne peut le savoir, mais ainsi du moins le roi le croyait. Avant que la troisième aurore apparût, Boleslas-le-Téméraire avait cessé de vivre.

XXVIII.

Quoiqu'il finît ses jours dans le repentir et le remords, ni le gémissement lugubre de la cloche, ni des prières pour son âme, n'annoncèrent la mort du roi. Un homme revêtu d'un habit simple l'enterra dans un coin silencieux; sur sa tombe repose une froide pierre (*).

(*) Boleslas, roi de Pologne, en 1070, appelé le Téméraire, était un de ces grands guerriers qui ont, par leurs conquêtes, agrandi la Pologne et relevé son éclat parmi les peuples encore inconnus du Nord. Il conquit

la Hongrie, il reprit une partie de la Russie que Boleslas-Chrobry, surnommé le Grand, avait déjà jointe à la Pologne, mais qui s'est plus tard insurgée. Boleslas-le-Téméraire la pacifia et entra pour la deuxième fois à Kiiow; mais bientôt le jeune roi oublia ses conquêtes dans la volupté, et Kiiow devint pour lui ce qu'était Capoue pour Annibal. Il confia les rênes de l'état aux mains des courtisans : et le plus grand désordre régnait dans le pays; alors Stanislas Szczepanowski, évêque de Cracovie, lui rappela ses devoirs et le menaça de l'excommunier; l'impétueux Boleslas, irrité de cette menace, tomba sur l'évêque et l'assassina. Mais bientôt après l'accomplisssement de ce meurtre, Boleslas, poursuivi par les remords, croyait toujours voir l'ombre du malheureux évêque, lui reprochant son crime, et il quitta le pays pour aller expier dans le pélerinage ses forfaits. Il périt dans la misère, et la Pologne perdit en lui un bon roi et un grand guerrier.

S. H.

Dijon, le 19 mai 1833.

Ode à la Jeunesse.

Sans cœurs, sans âmes, ce ne sont là que des peuples de squelettes. O jeunesse ! prête-moi tes ailes, je veux m'élancer de ce monde insensible dans les contrées magiques des illusions, où l'enthousiasme enfante des prodiges, respire les pleurs de la nouveauté, et enveloppe l'espérance de traits enchanteurs.

Celui qui plie sous le fardeau de l'âge, courbant son front ridé vers la terre, ne voit le monde que dans le cercle étroit que ses yeux affaiblis décrivent.

Jeunesse! élève-toi au-dessus de ce séjour terrestre, et contemple la foule humaine avec les regards du soleil.

Regarde là-bas, où des brouillards éternels couvrent un espace immense, inondé du fleuve de la paresse : c'est la terre.

Regarde comme sur ces flots s'ébranle et s'élève cet insecte qui se traîne dans sa coquille; il est à lui seul son vaisseau, son mât et son matelot; il se met à la poursuite des reptiles plus faibles. Tantôt il s'élève, tantôt il se plonge dans les eaux; la vague ne s'attache pas à lui, ni lui à la vague. Tout-à-coup il se brise contre un rocher, il éclate comme une bulle; personne ne s'est aperçu de son existence; personne n'apprend sa mort avec intérêt : c'est l'égoïste.

Jeunesse! pour toi le nectar de la vie n'a de la douceur que partagé avec les autres : les cœurs ne goûtent aucun des plaisirs célestes, s'ils ne sont pas unis par le lien de la vertu.

Rallions-nous, jeunes amis! le bonheur social est le but de tous; forts par l'unité, remplaçons la raison par l'ardeur : rallions-nous, jeunes amis!

Celui-là aussi est heureux, qui succombe au milieu de sa carrière, guidé par l'enthousiasme chaleureux; car si son corps est tombé, il sert aux autres de marche-pied à la gloire. Rallions-nous, jeunes amis! Quoique le chemin soit difficile et épineux, la violence et la force en obstruent l'entrée; par la violence repoussons la violence, et apprenons de bonne heure à lutter contre la force.

Celui qui, dans son enfance, coupa la tête de l'hydre, étouffera des centaures dans sa jeunesse; il ravira des victimes à l'enfer, il cherchera dans le ciel des lauriers!...

Eh! serrons nos bras, enlaçons le globe terrestre, concentrons nos pensées vers un but; vers un but, toute notre âme.

Maintenant, ô terre! ébranle-toi sur tes fondemens; nous te pousserons vers une autre route; tu secoueras ta vielle écorce; tu rappelleras tes jeunes années.

Comme de la confusion des élémens, des ténèbres du chaos, par un « SOIT », l'Univers est sorti. Les vents soufflent, les fleuves roulent leurs eaux limpides, et les étoiles éclairent le firmament. Ainsi, dans les contrées des hommes est encore une nuit profonde et obscure, les élémens et les passions sont encore en guerre; mais la jeunesse est ardente, le monde des hommes sortira du tourbillon; l'amour le commencera dans son sein, l'amitiè le sanctionnera par des liens solides.

Déjà les glaces insensibles se brisent en éclats, les préjugés tombent dans le néant.

Salut, aurore de la liberté! suivie du soleil de la délivrance.

(Traduit de Mickiewicz.)

S. H.

Au commencement de la révolution de novembre, la dernière strophe de cette ode était écrite sur toutes les maisons, et répétée par toutes les bouches.

Le Grenadier

PROMU PAR LE GRAND-DUC CONSTANTIN

AU GRADE DE CAPORAL.

Kostrzewa et Woytek viennent de sortir d'un cabaret, où ils se sont régalés d'une eau-de-vie forte, d'une bonne bière et de quelques harengs. Le premier est grenadier au 4e régiment de ligne, le second au 1er de chasseurs. Mais en les voyant se promener dans les rues de Varsovie, on aurait deviné d'où ils venaient; car leurs visages étaient enluminés et leurs pas chancelans : Kostrzewa a même besoin de s'appuyer sur son camarade pour se tenir debout. « Sais-tu que nous avons fait aujourd'hui un fameux déjeûner; ma foi, après une si longue séparation il fallait

bien un peu se réjouir. C'est vrai que nous avons un peu trop bu, mais...... Pas du tout, pas du tout, » interrompt Kostrzewa en trébuchant et en ayant bien soin de se tenir auprès de son camarade, « car, vois-tu, je ne suis pas gris, moi; nous avons bu un peu plus que d'ordinaire, et voilà tout. » Et ici M. Kostrzewa est trahi par ses jambes qui fléchissent sous lui, il roule et s'étend sur le pavé. Peu s'en fallut que le camarade Woytek ne fût entraîné avec lui; mais celui-ci a un peu plus de présence d'esprit, et après beaucoup d'efforts il parvient à le relever. « Oh! ce n'est rien, s'écrie Kostrzewa, en rajustant sur sa tête son bonnet que sa chute avait un peu dérangé, ce n'est rien, te dis-je, car je ne suis pas gris, tu le vois bien. « Ma foi, oui, » répond l'autre. Eh bien! il faut que je t'embrasse, mon cher; vive l'amitié : il y a si long-temps que je ne t'ai vu, je désirais toujours boire un coup avec toi; le Danzig s'avale bien dans ta compagnie;..... car, vois-tu, je ne suis pas ivrogne, mais j'aime prodigieusement boire. » Et nos deux camarades s'embrassent chaudement, s'enlacent l'un l'autre; mais dans cette extase d'amitié ils vacillent, ils ont peine à se soutenir, et plus grande peine encore à se dégager l'un de l'autre : ils restent suspendus dans cet état, menaçant le pavé et les passans d'une chute inévitable.... Mais tout-à-coup le bruit étourdissant d'une voiture se fait entendre (*): « C'est le grand-duc, » s'écrient-ils tous deux à-la-fois; et malgré l'état dans lequel ils se trouvent, Woytek se dégage dans un clin-d'œil et se sauve à toutes jambes. Kostrzewa se frotte les yeux et tâche de faire de même; mais il n'est plus temps, Constantin est déjà arrivé, et, l'ayant aperçu, il l'appelle. Kostrzewa approche du carrosse; la frayeur l'a rendu un peu à lui-même : il tâche de se tenir

(*) Le carrosse de Constantin faisait en roulant un bruit par lequel on pouvait le distinguer parmi les autres voitures qui traversaient les rues.

droit, mais il chancelle toujours. Le duc voit son état, et son œil s'enflamme déjà de colère; mais il ne dit rien, il lui fait signe seulement de monter derrière la voiture : il lui donne une manche de son manteau à tenir dans la main, pour qu'il sente sa présence. Le pauvre Kostrzewa est déjà presque dégrisé par la peur : il sait tout ce qui l'attend. Au moins cinquante coups de bâtons; mais il espérait, dans peu de temps, devenir caporal, et maintenant tout est perdu. Le duc se fâchera contre le général, le général contre le colonel; le colonel mettra aux arrêts l'officier de service. Toute la colère tombera sur la tête du coupable, et notre pauvre grenadier tremblait, ne sachant que faire. Cependant il voudrait se sauver; il médite un moyen; il ne sait comment s'y prendre; il ne peut pas sauter, car il a dans la main la manche du manteau que le grand-duc lui a donné à tenir : il ne peut faire aucun mouvement sans attirer l'attention du duc. La voiture roule, pendant ce temps, vers les casernes des grenadiers. La cloche annonce l'approche du czarévitz. Tout le corps-de-garde se précipite aux armes; les soldats sont déjà alignés. « Garde à vous, présentez (vos) armes, » commande l'officier au moment où la voiture arrive. « Trois cents coups de bâtons! trois cents!! » s'écrie Constantin, rouge de colère comme une betterave : « Le général, les capitaines, les officiers, où sont-ils? Je les mets tous aux arrêts. Ils négligent mon service, ils ne surveillent pas mon armée. » L'officier, voyant le prince dans une telle colère, l'attribua à quelque faute qu'il aurait commise : devant Constantin personne n'est sûr de soi, et il pâlit des pieds à la tête, car il savait ce qui attend celui qui a pu allumer le courroux du prince. « Vite, prenez-le derrière ma voiture, et deux mois de prison, » crie Constantin. L'officier regarde derrière la voiture, mais il ne voit personne, et reste stupéfait. « Que tardez-vous donc,

durack(*)! » s'écrie le duc dans le plus grand emportement. « Mais, monseigneur, dit l'officier avec le plus profond respect, je ne vois personne derrière la voiture. » « Comment!..... s'écrie Constantin en retournant la tête. » Mais quelle fut sa surprise, quand il s'aperçut que le grenadier a disparu, et que la manche de son manteau est attachée à la frange qui pend en arrière de la voiture. C'est, en effet, Kostrzewa qui a employé cette ruse, ne trouvant pas un autre moyen de se dégager et de sauter de la voiture, sans que le prince pût s'en apercevoir. Constantin reste un instant indécis, puis il s'écrie : « Bravo, grenadier! ce tour-là me plaît. Monsieur l'officier, annoncez dans les casernes que le soldat que j'ai fait monter aujourd'hui derrière ma voiture n'a rien à craindre; qu'il se présente chez moi, je le fais caporal. » Ayant achevé ces mots, il fait signe au cocher, et bientôt il a disparu, en laissant l'officier et le corps-de-garde ébahis et stupéfaits de ce qui vient de se passer. M. Kostrzewa revient quelques heures après à la caserne; il apprend son subit avancement au lieu des coups de bâtons qu'il espérait gagner; il ne se possède pas de joie; il saute, il danse, et retourne au cabaret pour se griser encore.

S. H.

Dijon, le 10 mai 1833.

(*) Ce mot est toujours dans la bouche des Russes, et signifie à-peu-près imbécille. Constantin, en colère, en faisait usage contre les officiers mêmes.

Chanson

DES SOLDATS FRANÇAIS DE LA GRANDE ARMÉE

ENTRÉE DANS VARSOVIE LE 18 OCTOBRE 1806.

Je croyais voir les antipodes
En venant chez les Polonais ;
Mais que vois-je? nos goûts, nos modes,
Nos mœurs, le costume français ;
Les mœurs aimables et polies,
Le langage de mon pays,
Et les femmes aussi jolies
Que celles qu'on voit à Paris.

Je vois, mon ami, comme en France,
Ici, dans ce sexe enchanteur,
La beauté jointe à l'élégance,
L'esprit aux qualités du cœur.
Je ne fus jamais de ma vie
Plus agréablement surpris :
En arrivant à Varsovie,
Je crus me trouver à Paris.

Mort

D'UN TRAITRE A LA PATRIE.

(Traduction du Polonais de M. Gorechi.)

La nuit était obscure, un silence profond versait le repos sur toute la contrée; bientôt la lune se montra à travers les nuages, et l'heure vint où les esprits célestes descendent sur les rayons des astres pour jeter des pavots sur les paupières des malheureux.

Au bord de la rivière qui roule avec bruit ses flots limpides, s'élève un château magnifique.

Là, un misérable traître à son pays, couché sur son lit doré, attendait avec impatience le sommeil tardif.

Une pâle lueur s'échappant de lampes superbes, éclairait dans les ombres de la nuit l'opulence gagnée par le crime.

Pendant nombre d'années, il amassa soigneusement

d'énormes richesses : il posséda beaucoup ; il ne lui manquait que de la vertu et du repos.

Déjà le temps, dans son vol, a fait résonner douze fois l'airain ; mais le sommeil était encore loin ; il visitait les pauvres chaumières et consolait ceux qui ont jadis vécu dans l'opulence et maintenant ont tout perdu pour la patrie. En vain l'homme vil et méprisable attendait-il son arrivée ; il desséchait comme une feuille d'automne, les soucis rongeaient son cœur.

Il quitte son lit de douleur ; il ouvre ses coffres garnis de verroux ; il pense que l'éclat des pierres précieuses lui rendra la tranquillité.

Tout-à-coup le tonnerre se fait entendre ; le ciel lance des foudres ; le vent brise les portes avec violence ; les lumières se sont éteintes.

La lune, pâle, entre la première ; derrière elle s'avance une figure majestueuse couverte de deuil, l'air triste, le sein ensanglanté.

Le cœur du traître tressaille en voyant ce fantôme ; il ne croit pas à ce qu'il voit ; ses cheveux se hérissent et il crie : « Arrête ! Qui es-tu ? réponds-moi, ou je te brûle la cervelle. » Mais la pâle figure ne répond rien ; elle reste immobile et soupire.

Alors le scélérat saisit son arme meurtrière, ajuste et tire. Le feu brille, la balle part avec fracas et traverse le fantôme ; mais celui-ci s'approche de plus près encore, d'un pas lent et dans un profond silence ; il appuie son coude glacé sur le bras du traître, qui tremble et reste immobile de frayeur. Le criminel sent la sueur sur son front, il faiblit et s'évanouit ; mais, revenant à lui, il saisit la seconde arme, quand le spectre lui dit d'une voix mélodieuse comme le murmure du ruisseau, comme le son de la harpe ou le soupir du vent parmi les tombeaux :

« Arrête! une balle ne me tuera pas : je ne suis plus dans votre monde, je fus la patrie. Cette blessure, tu sais qui me l'a faite, ô mon fils! tu m'as précipitée dans le tombeau; mais je vois ton âme déchirée par les douleurs, et je viens te consoler. Je te pardonne, car il n'est pas dans le cœur d'une mère de se venger de son fils. »

Tout-à-coup les maisons voisines s'ébranlent, le château tremble, entouré de la sombre nuit; par la fenêtre arrive avec fracas un fantôme noir qui d'une voix de tonnerre s'écrie : « Point de pardon pour celui qui a versé le sang de ses frères! L'Éternel est juste : viens entendre ton terrible jugement. » Il dit : d'une main vigoureuse il le terrasse, et emporte son âme souillée parmi les ombres obscures de l'enfer.

Le vent souffle avec plus de violence et le tonnerre roule avec un fracas terrible.

S. H.

Le Prisonnier d'Etat.

I.

Au-delà de Moscou, sur la route de Tobolsk, s'avance une chaîne de forçats; leurs mains sont chargées de fers, leurs jambes entravées dans des billots : on y voit à côté d'un voleur un jeune auteur Moscovite prévenu d'avoir écrit une satire contre l'autocrate, et à côté des brigands un jeune insurgé de Lithuanie, Félix, étudiant de l'université.

II.

Félix, comme ses compagnons de misère, a la tête rasée, le front flétri d'une marque sanglante; mais sous l'habit de forçat il conserve un linge d'une finesse éclatante, il conserve aussi de son ancienne fortune sa bague et des boucles d'oreilles d'or; encore les devait-il à l'humanité du bourreau, dont le cœur fut plus sensible que celui de l'autocrate, qui, en signant l'ordre de conduire aux mines l'infortuné, écrivait de sa main sur l'arrêt fatal : *à pied.*

III.

La neige tombe par flocons épais; l'air est chargé de brume; le chemin devenant plus mauvais augmente les difficultés de la marche des forçats, qui jurent; les cosaques qui les escortent les menacent de leurs knouts : toutes les figures prennent une expression de férocité; mais Félix, dont la conscience est pure, conserve une attitude calme, encourage le Moscovite à supporter ses maux, et chante une chanson dans sa langue natale, étrangère aux forçats et aux cosaques. La voici :

IV.

« On me conduit dans les mines; j'y travaillerai pendant dix ans; je fouillerai la terre pour y trouver de l'or et du

platine au profit de la couronne; j'épuiserai mes forces pour découvrir une nouvelle mine de fer: c'est le métal le plus précieux pour la Russie; on en fabrique des haches: une d'elles décapitera peut-être un jour le dernier de nos autocrates!

V.

« Après dix ans, on me sortira des mines et l'on m'enverra aux colonies sibériennes. L'empereur veut qu'on cultive ce pays désert; j'y consens, mais je n'y sèmerai que du chanvre: c'est la plante la plus précieuse pour la Russie; c'est avec elle qu'on fabrique des cordes: une d'elles servira peut-être un jour à soulever au-dessus de la terre le dernier de nos autocrates!

VI.

« L'empereur veut qu'on peuple ce pays glacial; j'y consens. Je me marierai avec la fille d'un Tartare et j'élèverai mes enfans dans l'amour de la liberté: un de mes fils, peut-être, deviendra un jour le Pahlen (*) du dernier de nos autocrates! »

J. M.

(*) L'assassin de Paul Ier.

Vers

A L'OCCASION DES SERVICES FUNÈBRES

Qui furent célébrés aux dépôts polonais d'Avignon, de Besançon et de Bourges, aux anniversaires des batailles de Grohow, d'Ostrolenka et de Varsovie.

I.

Ombres de nos frères, nous entendez-vous, de vos célestes demeures, chanter des hymnes de douleur sur votre catafalque? nous voyez-vous le couvrir de roses, l'arroser de nos larmes? Ah! notre espérance, pareille à ces fleurs, n'a duré qu'un instant, elle s'est flétrie avec vous; mais quand le printemps de la liberté réjouira les peuples de l'univers, elle se couvrira de feuilles nouvelles.

II.

Ombres de nos frères, voyez-vous, de vos célestes demeures, ces bougies qui brillent pour vous? entendez-vous ces prêtres qui chantent pour vous des mélodies funèbres? Il n'y a pas long-temps que le bruit des canons vous échauffait le sang au milieu du carnage; il n'y a pas long-temps qu'un obus lumineux, fendant les ténèbres, vous éclairait de ses rayons meurtriers. Nous aimons toujours ces éclairs terrestres, ces météores lumineux; mais, exilés de notre pays, nous ne pouvons aujourd'hui faire briller de pareilles bougies, ni faire retentir le tonnerre humain en l'honneur de votre mémoire.

III.

Ombres de nos frères, voyez-vous, de vos célestes demeures ces baïonnettes qui brillent sur votre catafalque? mais ces fusils sont vides et muets, ils semblent pleurer les cartouches polonaises. Ombres de nos frères, en nous voyant dans une position aussi triste, priez Dieu qu'il ait pitié des orphelins de la terre; qu'il fasse que ces fusils, rompant leur silence, commencent la salve par un feu de file : alors nous saisirons nos sabres, qui commencent à se rouiller, et nous volerons aux combats où les canons écraseront l'ennemi de la liberté et de la Pologne.

IV.

Ombres de nos frères, voyez-vous, de vos célestes demeures, le drap funèbre qui couvre votre tombeau? sur ce drap coulent les larmes de vos frères. Combien sommes-nous de Polonais sous cette voûte religieuse?... ramassons ces pleurs; tirons ce drap de tous côtés, oui, de tous côtés, loin, bien loin; couvrons la terre entière de ce drap de douleur; baignons l'Europe de nos larmes, et rappelons aux peuples, en agitant nos fers, que nous les portons maintenant au lieu d'armes!

V.

Ombres de nos frères, voyez-vous, de vos célestes demeures, la terre couverte de votre drap mortuaire? Mais le ciel est toujours lumineux, le soleil et les astres innombrables brillent toujours: tout-à-coup ses rayons flamboyans dissipent la teinte noire de la terre.

Ombres de nos frères, ne nous regardez plus; quittez en toute hâte vos cercueils glacés; montez à cheval, sabre au côté; venez assister à la résurrection de notre chère Pologne!

VI.

Au milieu des obus et de la mitraille, les tambours battent la charge : venez, courez, embrassez les murs de Varsovie; puis après, rendez vos corps au tombeau de vos pères; ensuite, ombres de nos frères, remontez à vos célestes demeures et regardez-nous. Nous vous élèverons un catafalque; le bruit des tambours retentira jusqu'à vous, et, au lieu de ces fusils français muets, les canons pris sur les Moscovites feront entendre des salves funèbres en l'honneur de votre mémoire.

S. D.

Bourges, 7 septembre 1832.

Dévouement

D'UN POLONAIS POUR SA PATRIE,

OU

LE DERNIER DES RADZIWILL.

Conte historique de la campagne de 1812 en Russie.

> Des antiques vertus que l'univers admire
> La Pologne toujours a conservé l'empire.
>
> Napoléon KRACZAK.

Le profond silence de la nuit n'est interrompu que par les cris des gardes nocturnes : le jeune prince, appuyé sur le balcon de la tour du château de Nieswiez, fixe un regard impatient sur le disque de la lune, qui éclaire les créneaux

du donjon de ses pâles rayons et prête à ce tableau sombre et imposant sa paisible clarté.

Chaque fois que la cloche de l'horloge retentit, l'impatience du prince redouble. « Ah! que le jour tarde à revenir! » répète-t-il avec anxiété: « ces ténèbres me sont insupportables. » Le prince médite une entreprise qui absorbe son esprit, et que le silence et l'obscurité de la nuit le forcent de renfermer dans son cœur; il brûle cependant de la faire connaître au monde, et le retour du soleil peut seul en hâter l'accomplissement. La durée de la nuit lui paraît d'une longueur effrayante: il s'agite, il se tourmente; il voudrait éveiller tout le monde et pouvoir ordonner au soleil de percer à l'instant les ombres de la nuit, afin de mettre son projet à exécution. Il tient ses regards fixés sur les cieux et semble mesurer l'espace qui le sépare encore du jour qu'il attend. Enfin son agitation devient extrême, son impatience éclate; il parcourt la galerie d'un pas rapide et se précipite dans le salon, dont les murs étaient ornés des portraits et des armures de ses ancêtres. La faible clarté d'une lampe mourante ne répandait dans cet appartement qu'une lumière douteuse qui ne permettait pas de distinguer ces objets, et il parut aussitôt absorbé de nouveau par ses pensées. Mais quel peut en être le sujet? pourquoi est-il seul à cette heure et dans cet endroit? quel contraste avec les habitudes de sa vie! quel but a-t-il? quels projets l'occupent? est-ce l'amour qui l'inquiète? Mais, il y a peu de temps encore, il a épousé la plus belle et la plus aimable femme de l'univers. Éprouve-t-il quelque contrainte? a-t-il formé quelque désir qu'il n'ait pu satisfaire? Mais il n'existe pas de mortel plus fortuné que lui. Est-ce la vengeance ou la colère qui l'agite? Oh! non; il est en proie à des sentimens bien opposés. Son maintien, l'expression de sa figure renferment quelque chose d'inaccoutumé; ils respi-

rent l'orgueil, ou plutôt la dignité, et son regard ardent exprime une sensibilité, un attendrissement qui prouvent qu'il est occupé de projets nobles et généreux. L'œil fixé sur les portraits qui décorent les murs de la salle, il aperçoit enfin ses ancêtres : il s'élance aussitôt vers l'un d'eux, saisit le sabre qui faisait partie de son armure, le presse contre son cœur, le brandit avec force, jette autour de lui des regards enflammés, et, dans l'enthousiasme qui le transporte, les mots de *patrie*, *liberté*, *gloire*, s'échappent avec force de sa poitrine et trahissent ses projets.

« Prince ! » s'écrie son page bien-aimé, qui s'élance du fond du salon, « je n'osais pas troubler votre solitude religieuse au milieu de la gloire de vos ancêtres ; mais, comme le but...... » — « Antoine ! veillais-tu avec moi ? partagerais-tu la passion qui me transporte, le feu qui me dévore ?...... Regarde ce sabre : son tranchant terrible est empreint sur les murailles du Kremlin ; dans les mains de mes ancêtres, il a fait trembler les hordes barbares, et la terreur qu'il imprima était telle, qu'elle relégua les Moscovites dans leurs repaires, jusqu'en Sibérie. Ces chaînes lièrent le czar prisonnier, lorsqu'il fut présenté à l'assemblée du grand peuple. Ces arcs, ces flèches, ces armures furent prises sur les Turcs et les Tartares. Quelles preuves éclatantes de notre gloire passée ! » — « Mais qui pourrait, mon prince, raconter tous les exploits de vos ancêtres ? qui pourrait compter les lauriers qui ornèrent leurs têtes, apprécier les blessures qu'ils ont reçues, le sang qu'ils ont versé, les sacrifices qu'ils ont faits pour la patrie ? Ces trophées n'ont-ils pas un langage auprès duquel toute éloquence pâlirait ? Ce Georges se signale dans trente combats glorieux ; ce Nicolas, couvert d'honorables blessures, se rend célèbre, sur la fin de sa carrière, par les sages conseils qu'il donne au sénat de la cité des Jagiellon ; ce Charles, votre oncle, noble et

vaillant, moins sensible à la perte de ses biens qu'à l'humiliation de subir le joug des Russes, n'hésita pas, lors du démembrement de la Pologne, à abandonner la moitié du pays envahi, qui composait une grande partie de son héritage. Dans ces rangs sont des généraux célèbres, des juges intègres, des conseillers distingués; et ces autres, riches d'avenir et brillans d'espérance, furent moissonnés jeunes encore par le fer ennemi. » — « Ils ont succombé, il est vrai; mais peut-il exister, pour un Polonais jaloux de l'indépendance de sa patrie, un sort plus beau, plus digne d'envie que de périr au combat avec gloire? Ah! si jusqu'à ce moment je ne me suis montré qu'un Radziwill dégénéré, si je n'ai rien fait pour affranchir ma patrie, c'est ma fortune excessive qui seule en est cause : ébloui par l'éclat de l'or, j'ai pu méconnaître la valeur de l'acier. Mais je jure par vous, ombres chéries, que dès cet instant je ne déposerai ce glaive qu'après avoir vengé l'opprobre de la Pologne et des Radziwill, ou que je périrai glorieusement dans la lutte. Pourrais-je me résigner à la servitude, moi qui ne reconnais aucun maître? Polonais, pourrais-je incliner mon front? Non, devant aucune puissance du monde. Puis-je donc plus long-temps supporter le joug d'un tyran? Non, c'en est fait, Antoine! d'aujourd'hui je ne vivrai qu'au milieu des camps. Les instans sont précieux, tu le sens; ordonne donc vite que......

Le prince avait à peine prononcé ces mots, que son page, électrisé par cette exaltation patriotique, s'élance hors du salon, parcourt rapidement le château et les rues de la ville, proclame à haute voix les desseins du prince et appelle les citoyens aux armes.

Peu d'instans après, les premiers rayons du soleil, pénétrant dans la ville et dans la cour du château, tombèrent sur une foule de cavaliers armés composée de la suite du prince et des gentilshommes des alentours.

Quoique le prince fût sûr que ses sentimens secrets étaient partagés par ses concitoyens et que sa voix était l'expression fidèle de leurs pensées, il fut pourtant agréablement surpris à la vue de ces escadrons improvisés formés de la jeunesse la plus brillante de sa cour et de la Lithuanie.

Dans quelle flatteuse rêverie ce spectacle le jeta! quel augure favorable il en tira pour la réussite de son projet! Dans son enthousiasme, toutes les difficultés disparurent à ses yeux, et il regarda comme infaillible l'affranchissement de la Pologne.

Hélas! ce court moment d'illusion fut l'unique récompense de ses généreux efforts, qu'il ne s'agissait plus que de réunir à ceux de tant d'autres qui se dirigeaient vers le même but. Ils se croyaient tous dans la voie la plus sûre pour y arriver promptement et voir bientôt se réaliser leurs vœux les plus chers, tandis qu'un orgueil insatiable allait les entraver dans leur marche : ce monstre infernal, cause de ses propres malheurs et de ceux de la Pologne, était pourtant encore enveloppé des ombres d'un mystère impénétrable, et l'avenir paraissait rayonnant d'espérance.

Deux nations, unies par une fraternité prix du sang que l'une d'elles avait versé pour sa liberté, allaient cimenter leur union et accomplir les destins glorieux des peuples.

L'aigle d'or de la France et l'aigle d'argent de la Pologne guident d'un vol égal, à travers l'Europe consternée, des légions innombrables de guerriers terribles qui menacent tout un hémisphère et se rassemblent dans les plaines riantes situées entre la Vistule et le Niémen : la Pologne est transformée en un vaste camp qu'occupe un million de ses vengeurs.

Bientôt la trompette fait retentir le signal du combat. « Au combat! » s'écrie le prince Dominique, en s'arrachant des bras caressans de sa femme. « Au combat! » répète

d'une voix entrecoupée de sanglots déchirans la princesse, inondée de larmes, et elle se précipite sur le sein de son époux, si digne de son amour. « Je suis Polonaise, » lui dit-elle, « et je ne puis t'empêcher d'aller combattre pour la patrie; mais qu'il me soit au moins permis de verser des larmes sur l'avenir qui menace ta malheureuse épouse! Pourquoi mes forces ne répondent-elles pas à mes ardens désirs! Que ne puis-je partager tes fatigues et tes périls! Avec quelle tendre sollicitude mon regard suivrait tous tes mouvemens!!! Dominique chéri! ton ardeur indomptable, ta jeunesse bouillante me pénètrent d'effroi. Le désir immodéré de la gloire peut-il transporter au point qu'un père, un époux n'attachent plus aucun prix à la vie? Mais pars, illustre Radziwill! vole où la patrie t'appelle! Reçois les larmes d'adieu de ta fidèle Théophile! Oh! combien ne serai-je pas fière et heureuse en te voyant revenir vainqueur et couvert de lauriers!.. .... »

Ces mots de la princesse étaient interrompus par ses sanglots et ceux de la jeune Stéphanie, sa fille. Quoique la lutte qui s'engagea dans le cœur du prince, entre l'amour de sa patrie et l'amour de sa famille, fût si violente, que le succès en eût été quelque temps douteux, le premier de ces sentimens l'emporta cependant. Il se mit à la tête de sa troupe, donna l'ordre du départ, et avant de s'éloigner: « Je t'abandonne, » dit-il, « asile de l'amour, de l'amitié et d'un bonheur sans bornes! je te quitte peut-être pour toujours! Mais, dans ma nouvelle carrière, je trouve une tâche non moins digne d'être remplie: cette cause sacrée m'inspire, elle me guidera toujours. O Théophile! ô Stéphanie! n'aurai-je plus de droits à votre amour, quand la patrie me reconnaîtra comme un de ses libérateurs? Soyez heureuses! »

Ainsi parla le prince Dominique, en tendant pour la dernière fois les bras à sa femme et à sa fille. Soudain un

nuage de poussière l'enveloppe et le dérobe aux regards qui le suivent avec anxiété dans sa course rapide, accélérée encore par le désir brûlant qu'il a d'atteindre les Moscovites de sa lance. Le sourd retentissement du pas des chevaux et les chants guerriers, apportés par l'air ébranlé, diminuèrent progressivement et finirent par s'évanouir.

Vingt heures ont suffi au prince pour franchir cinquante lieues et opérer sa jonction avec la grande armée.

L'empereur, convaincu de l'existence des troupes russes de l'autre côté du Niémen, manifesta le désir de connaître leur nombre. « Nous les compterons avec nos lances, » s'écria le prince Radziwill, en se précipitant dans la rivière à la tête de son régiment.

En vain Napoléon, voyant l'évidence du péril auquel il s'expose, veut le détourner de cette entreprise téméraire ; il est déjà au milieu des flots en furie, qui menacent de l'entraîner. Mais, oubliant ses propres dangers, il tend généreusement la main à ses compagnons et fait tous ses efforts pour les soustraire à une mort inévitable.

De tant de victimes dignes de ses larmes, il ne put sauver que son page. A la vue de cette perte douloureuse, ne respirant que la vengeance, il se précipite avec fureur sur l'ennemi, dont il culbute les avant-postes, le poursuit l'épée dans les reins, le rejette au-delà de la Wilya et arbore le premier, sur les murs du faubourg de la capitale de la Lithuanie, l'aigle polonais à côté du cavalier lithuanien (*).

Ce succès d'un soldat de quelques jours, loin de calmer son élan, lui donna de nouvelles forces et agrandit encore son désir de voler à de nouveaux exploits.

Furieux de voir l'exécution de son projet arrêtée par les forces imposantes des Russes qui occupent l'autre rive, il

(*) Armes de Lithuanie.

lui tarde de voir flotter au milieu de la ville, sur les tours de son château, le drapeau tricolore : brûlant d'impatience, il ne donne pas aux forces qu'il a laissées loin derrière lui le temps de le rejoindre, et, voulant traverser la rivière à la faveur de la nuit, il parcourt ses bivouacs et veut appeler les siens........

Le canon gronde du côté de la ville; le cliquetis des armes se fait entendre, mêlé aux *hourras* déchirans des Russes et à des gémissemens douloureux.

« Aux armes! à cheval! » s'écrie le prince. « Frères, volons au combat! » et il s'élance sur son coursier. — « Arrêtez, arrêtez, prince! » lui crie d'une voix affaiblie le jeune Albert, en tombant de cheval. — « Albert! Albert! c'est toi? Ah! quelles blessures horribles! Que signifient ces larmes? N'est-ce pas pour la Pologne que tu souffres? » — « Prince! mes blessures ne sont pas la cause de mes larmes; je pleure mon frère, qui vient de périr. Nous avons voulu surprendre les avant-postes russes du côté d'Antokole (*), et nous avions à peine fait quelques prisonniers, lorsque des forces nombreuses et une mitraille meurtrière nous forcèrent à la retraite, que nous n'effectuâmes pas sans perte. » — « Calme-toi, » dit le prince; « ton frère a payé son tribut à la patrie. En récompense de ta bravoure, je te donne une propriété d'un revenu annuel de mille ducats et une pareille somme à chaque soldat de ton détachement. »

Le canon gronde de nouveau, mais il se fait entendre avec plus de force sur les deux rives de la Wilya; des milliers de météores brillans traversent l'air; des tourbillons de fumée s'élèvent jusqu'au ciel, dont ils interceptent la clarté; la terre tremble; la ville est ébranlée jusque dans ses fondemens; le lit de la rivière reçoit des secousses violentes;

(*) Faubourg de Wilna.

ses flots sont rougis par le sang polonais et français. Une grande âme ne saurait être témoin de scènes si violentes sans y prendre part!

Comme un torrent long-temps comprimé rompt ses digues, renverse et détruit tout ce qu'il rencontre, ainsi le prince Dominique fond sur les cohortes moscovites et les enfonce. Bientôt, blessé grièvement d'un fer ennemi, il est précipité du bord escarpé de la Wilya; mais il se relève plus terrible, fend la foule des ennemis stupéfaits et se jette dans Wilna le sabre d'une main, le drapeau tricolore de l'autre, en s'écriant: « *Vive la Pologne! vive la France, notre sœur! vive la charte du 3 mai!* »

Quelle douce et éclatante récompense pour son cœur! Après dix-huit ans d'un silence sépulcral, interrompu seulement par les gémissemens de l'esclavage, les murs de Wilna retentissent de cris de joie et de liberté; les temples, dont la tranquillité n'avait jusqu'ici été troublée que par les sanglots qu'arrachaient les malheurs de la patrie, résonnent à présent des actions de grâces que l'on rend au Dieu des victoires; les salves de l'artillerie, le son des instrumens, les chants harmonieux des belles filles de la Lithuanie, annoncent son affranchissement; les places publiques sont couvertes de trophées ornés de couronnes de fleurs, de rubans et de schalls précieux des dames polonaises.

Ce tableau magnifique et majestueux d'un peuple recouvrant son nom et ses droits, cet éclat, cette somptuosité des cérémonies publiques, l'énivrement de la foule, transportent le prince et l'inondent à la fois de bonheur et de gloire; mais le bonheur de la Pologne entière et la gloire de ses ancêtres peuvent seuls le rendre complètement heureux.

« *Voilà les frontières de votre patrie,* » dit Napoléon sous les murs de Smolensk, en montrant à l'armée polonaise

les remparts de cette ville hérissés de canons ennemis. Aussitôt, les princes Radziwill et Poniatowski, pour toute réponse, lui firent voir le drapeau victorieux arboré sur les tours de la ville conquise.

Oui, Smolensk est la frontière de la Pologne; mais elle ne peut servir de limite à l'ambition d'un conquérant du monde, ni à ton désir effréné de gloire, Radziwill!

Insensible à ses nouvelles blessures, ne tenant pas compte de l'affaiblissement de ses forces et ne consultant que son courage, il versa encore son sang dans la lutte sanglante de Borodino.

Fidèle à la première inspiration que fit naître en lui la vue du glaive de ses ancêtres, il va l'immortaliser sur les murs de Moscou et du Kremlin.

C'en est fait, son dessein est accompli! les aigles de deux grands peuples se sont posés sur la capitale des czars du Nord.

« Mais quel astre sinistre préside à ces déserts glacés? » s'écrie le prince, assis auprès du feu du bivouac. « Ce soleil pâle et triste ne paraît-il que pour affliger le malheureux étranger? Quelle sombre nature! quel air glacial! quels sifflemens plaintifs les vents font entendre! Ah! cher Antoine! quelle langueur, quelle morne tristesse s'emparent de moi, à la vue de ce pays sauvage et dépeuplé! Quand pourrons-nous retourner dans notre chère Pologne? quand pourrai-je revoir Nieswiez, ma chère Théophile et ma petite Stéphanie? Ah! comme on nous recevrait à Nieswiez! Nieswiez, quel agréable souvenir! » — « Soyez tranquille, mon prince; dans quelques semaines, nous y reposerons. Mais approchez-vous du feu, vous êtes tout couvert de neige; dormez un peu. » — « Cela m'est impossible, mes blessures m'en empêchent; il faut que je tâche de les réchauffer.... Mais entends-tu la fusillade? » — « Il faut nous attendre à

ce que ces coquins ne nous laisseront pas tranquilles tant que nous ne serons pas rentrés en Pologne. » — « Montons cependant à cheval, Antoine! » — « Reposez-vous, mon prince; ce n'est qu'une alerte donnée par les Cosaques. » — « Mais non! n'entends-tu pas la canonnade et ces *hourras* infernaux? A cheval, Antoine! »

La canonnade s'approche, et bientôt la mitraille balaie le camp. Quelques milliers de soldats seulement eurent la force de se ranger en bataille; la plus grande partie, affamés, affaiblis ou engourdis par le froid, tombèrent sans défense entre les mains des farouches Cosaques.

Le prince Dominique, voulant couvrir avec sa cavalerie cette infanterie malheureuse, se bat en désespéré à la tête d'une poignée de braves : atteint à la poitrine par une balle, il tombe de cheval. « Je vis encore; ne cessez pas de combattre, » s'écrie-t-il en voyant ses soldats porter sur lui des regards inquiets. Mais ses forces l'abandonnent : pâle et affaibli, privé des secours de l'art, que dis-je! même de nourriture, il ne présentait plus que l'aspect le plus déplorable.

Ses sentimens élevés le soutinrent cependant jusqu'au dernier instant, et il supporta ses maux avec courage et fermeté. Un des premiers, lors des victoires de l'armée française, et le dernier dans sa retraite malheureuse, fidèle à ses engagemens jusqu'à la mort, il ne quitta pas son poste dans les désastres de ses compagnons d'armes. Quoiqu'il sentît sa mort proche et inévitable, il voulut épargner à ses amis l'impression pénible qu'elle leur causerait, et ne leur dit qu'à l'instant fatal ces mots, prononcés d'une voix affectueuse et pleine de résignation : « Il m'est cruel de mourir au printemps de ma vie; mais je meurs pour ma patrie, et cette idée consolante diminue l'amertume de mes regrets. La race des Radziwill finit en moi; mais ma mort

est digne d'un Polonais, d'un Radziwill. L'expression de mes derniers sentimens pour ma femme et ma fille est renfermée dans cette lettre que tu leur remettras après ma mort, Antoine ; ma dernière volonté, comme preuve de ma reconnaissance envers toi et mes autres amis, est que ma fortune vous appartienne.........................
« *Je te laisse, ô Pologne ! mon tombeau, mon sabre*
« *et mes lauriers.* »

N. K.

Dijon, le 20 juin 1833.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ERRATA.

Page 83, au lieu de : respire les pleurs de la nouveauté, lisez : respire les *fleurs*, etc.



TABLE

DES MORCEAUX

CONTENUS DANS LA PREMIÈRE PARTIE.

Avis à nos Compatriotes.

Jeżeli pomyślne powodzenie tej Broszurki, utwierdzi nas w przedsięwzięciu ogłoszenia dalszych jej części, postaramy się aby niektóre poezye polskie mniej znajome w oryginale obok tłomaczenia umieszczone być mogły. — Prace szanownych rodaków z wdzięcznością przyjęte i wynagrodzone będą. — Dziesiątą część exemplarzy sprzedanych między rodakami, na korzyść Polaków w Szwaycaryi przeznaczamy. —

Posiadając przypadkiem exemplarz Sybilli Woronicza Edycyi Lwowskiej, mamy zamiar, przedrukować ten szacowny skarb literatury ojczystej, wraz z życiopisem autora przez Xięcia Adama Czartoryjskiego, jeżeli dostateczną na to ilość podpisów zbierzemy.

Jakób Malinowski. Stanisław Hernisz.
Napoleon Kraczak.

Zgłosić się franco pod adressem S. Hernisz,
à Dijon, rue Vannerie N.° 47.

MÉDAILLE POLONAISE

Frappée en mémoire de la révolution

de la Pologne et de la Lithuanie,

en

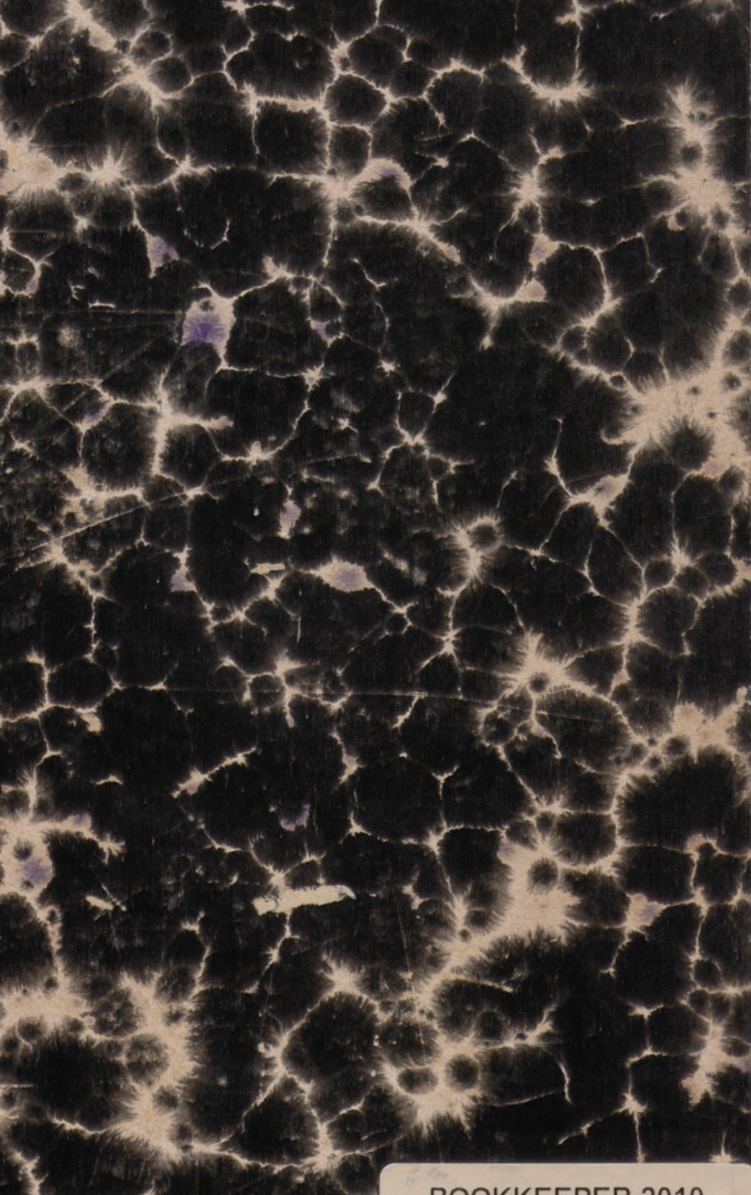
1830 . 1831.



Se trouve à Paris,

au Cercle Littéraire de M.r GALIGNANI, rue Vivienne N.° 18,

et chez les principaux Libraires de France et des pays Etrangers.


BOOKKEEPER 2010